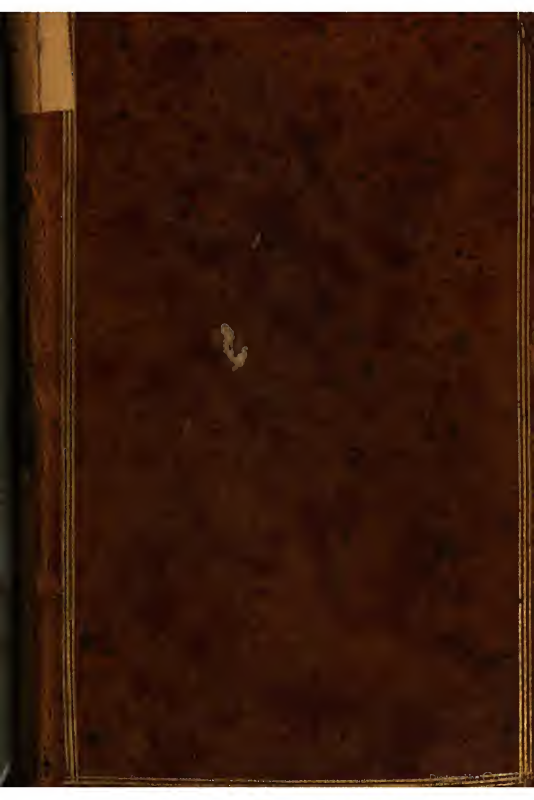
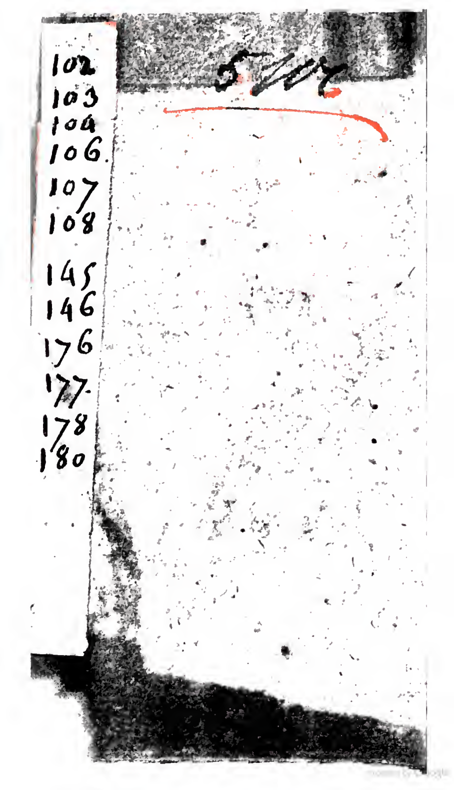







102
103
104
106
107
108
145
146
176
177
178
180

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

Cinquieme Classe.

Il paroît tous les mois deux volumes de cette Bibliotheque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranches, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, paieront de plus 7 liv. 4 ſ. pour les frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente*, *à Paris*.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

TOME PREMIER.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1790.

PRÉFACE.

L'OUVRAGE que l'on donne ici au public est la traduction d'un manuscrit arabe que Diamantes Ulasto, Médecin de l'Ambassadeur Turc, apporta à Paris en 1742. Cette traduction a été faite par un Savant fort connu dans la République des Lettres.

On ne doit pas mettre cet Ouvrage au rang de ces frivolités éphémeres, qui n'ont que le mérite de leur nouveauté, sans contenir rien de nouveau. Le titre de celui-ci est parfaitement rempli. L'auteur pouvoit n'être qu'amusant, il a voulu être utile; & l'on doit regarder son livre comme un traité complet

ſur la beauté. En effet, tout ce qui peut la détruire ou la conſerver, l'augmenter ou la diminuer, ſe trouvera développé dans tout ſon jour. Cauſes phyſiques, cauſes morales, rien n'eſt omis; l'Auteur pénetre juſques dans le ſanctuaire des plaiſirs, mais ſans effaroucher les graces qui en gardent l'entrée. La forme ſinguliere qu'il a donnée à ſon Ouvrage piquera ſans doute la curioſité des Lecteurs. Abdeker *eſt un Médecin, mais un Médecin amoureux, qui initie ſa maîtreſſe, la plus belle femme de l'Univers, dans tous les myſteres de la beauté; & cela d'une maniere ſi intéreſſante, qu'après avoir lu ſon livre, on eſt inſtruit de tous les ſecrets de ſon*

art, en croyant n'avoir lu que l'histoire de ses amours.

Les Dames, pour qui principalement on a travaillé, ne seront point sans doute effrayées de quelques termes d'art qu'elles y trouveront. Elles sont si éclairées à présent, qu'on est en droit de compter un peu sur leurs lumieres. J'ai assisté à des conversations de toilette qui étoient aussi sérieuses que des conférences d'Académie ; le Géometre, le Métaphysicien, le Poëte, l'Abbé, le Petit-Maître, chaque espece *y parloit son jargon. Assurément le Dictionnaire des Médecins ne doit pas être plus rebutant que celui des Géometres ou des Métaphysiciens. Enfin ce petit Traité manquoit à la Bibliotheque*

*des Dames; & après le don que la Nature leur a fait de la beauté, le préſent le plus flatteur qu'on puiſſe leur faire, c'eſt l'*art de la conſerver.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ABDEKER étoit né à Moka (1), de parens qui s'étoient rendus célebres dans l'art divin de la Médecine ; il

(1) Ville capitale de l'Arabie Heureuse.

A

ſuivoit par goût la profeſſion de ſes peres, & jouiſſoit déjà d'une réputation brillante, qu'il eſt plus aiſé d'acquérir que de conſerver, lorſque le déſir de multiplier ſes connoiſſances lui fit entreprendre un voyage en Turquie. Arrivé à Conſtantinople, il s'y arrêta pour converſer avec les Médecins de cette ville, qui étoient alors les plus habiles de tout l'Orient. Ils admirerent, malgré eux, l'étendue des lumieres du jeune étranger, dont les talens ſupérieurs percerent bientôt dans toute la ville. Ses ſuccès l'annonçoient par-tout, & les Dervis diſoient hautement, que le grand Prophete regardoit d'un œil favorable les Muſulmans, puiſqu'il leur envoyoit un de ſes plus fideles ſervi-

teurs, pour mettre fin à leurs maux.

Le Sultan *Mahomet* (1), qui régnoit alors, tomba dangereuſement malade ; la fievre la plus cruelle conſumoit ſes entrailles ; la mort erroit déjà autour de lui. Les Médecins effrayés avoient abandonné le lit du moribond, & croyoient qu'il n'étoit plus poſſible d'oppoſer aucune digue à la violence du mal.

Abdeker fut introduit auprès du Sultan ; il s'avance, il examine ; & auſſi intrépide que s'il eût donné des lois à la Nature, il fait avaler à *Mahomet* une priſe d'une poudre

(1) Mahomet II, ſurnommé par les Turcs *Boiuc*, c'eſt-à-dire le Grand, né à Andrinople le 24 Mars Mars 1430, ſuccéda en 1451 à ſon pere Amurat II.

blanche (1), qui opéra les plus grands effets. Le calme ſuccede bientôt à la plus violente agitation; la fievre diſparoît, & la vie de *Mahomet* eſt en sûreté.

Dans les tranſports de ſa reconnoiſſance, le Sultan embraſſe ſon Médecin, l'appelle ſon libérateur; & par les diſcours les plus affectueux, il lui témoigne qu'il n'oubliera jamais celui qui lui a rendu la vie. Depuis ce moment, *Mahomet* traita *Abdeker*

(1) Il y a tout lieu de croire que cette poudre blanche, qui fit un effet ſi prompt, étoit de l'émétique, inconnu juſqu'alors aux autres Médecins. Il eſt vraiſemblable que *Paracelſe* a pu en apprendre la compoſition de quelques perſonnes auxquelles *Abdeker* avoit confié ſon ſecret.

comme ſon ami ; & craignant de le perdre, il chercha à ſe l'attacher, en le nommant *Lecchin Bachi*, c'eſt-à-dire, premier Médecin de Sa Hauteſſe. Par une faveur plus particuliere encore, il l'établit Médecin des femmes de ſon ſérail, ſans l'avoir auparavant privé de tout ce qui peut exciter la jalouſie d'un Turc. Il ordonna aux eunuques d'obéir aux ordres de ce Médecin comme aux ſiens propres. *Abdeker*, après avoir remercié le Sultan de ſes bontés, alla ſur le champ rendre ſes hommages à *Irene* (c'étoit la Sultane favorite déclarée). Le Médecin paſſa enſuite à l'appartement des Odaliſques : ce fut là qu'il vit *Fatmé*, & que ſon cœur reſſentit les premieres atteintes de l'amour.

CHAPITRE II.

Description de la Beauté.

FATMÉ avoit été achetée en Géorgie : c'eſt de cette contrée que naiſſent les plus belles femmes du monde ; c'eſt là que les eunuques du Grand-Seigneur vont chercher les beautés qui doivent peupler ſon ſérail. Dès que *Fatmé* y fut entrée, elle éclipſa toutes ſes rivales, au point qu'elles n'eurent pas même l'honneur de lui diſputer la victoire. *Irene*, la ſeule qui pouvoit entrer en concurrence avec Fatmé, ne put retenir le cœur de *Mahomet* ; il aima *Fatmé* dès qu'il

la vit, parce qu'il étoit impoſſible de la voir ſans l'aimer.

Beauté du viſage.

Le contour du viſage de cette belle fille formoit un ovale parfait; ſes yeux bleus & pleins de douceur étoient ſurmontés de deux ſourcils bruns & bien arqués; ſon front, ſuffiſamment élevé & d'une largeur proportionnée, étoit digne du diadême; le nez, qui naiſſoit inſenſiblement du front, partageoit avec grace deux joues également arrondies, & colorées du plus bel incarnat; ſa bouche étoit petite & bien coupée, ſes levres vermeilles étoient bordées d'un double rang de perles, & le menton terminoit avan-

tageusement toute la face par une courbure parfaite. La tête est particulierement le siége de la beauté; c'est sur le visage qu'elle déploie toute sa force & toute sa majesté; c'est là qu'elle ravit & qu'elle inspire le respect & l'admiration. Dans le reste du corps, la beauté est toute voluptueuse; elle doit plus flatter les sens que les étonner, & faire naître plus de désirs que de respects.

Beauté du corps.

Toutes les autres parties du corps de *Fatmé* inspiroient la volupté. Son cou s'unissoit insensiblement avec ses épaules; & sa gorge d'albâtre, dont le mouvement répondoit à celui de la poitrine, découvroit tous les trésors

de la jeunesse. Ses bras & ses mains étoient faits pour enchaîner l'univers; sa taille étoit aisée, & sa jambe fine & élégante étoit terminée par un petit pied délicat & potelé. La régularité de ses traits & de ses membres n'excluoit point les graces; elles jouoient dans toutes les parties de ce beau corps, & lui donnoient l'ame & le mouvement. *Fatmé* étoit si belle, que quand elle n'auroit pas eu d'esprit, à peine l'auroit-on remarqué; mais elle en avoit tant, que quand elle parloit, à peine remarquoit-on qu'elle étoit belle La douceur de son caractere & les qualités de son cœur lui faisoient encore plus d'amis que sa beauté, & son esprit lui faisoit plus d'admirateurs que d'envieux.

CHAPITRE III.

Eloge de la beauté.

LE *Lecchin Bachi* avoit tellement distingué parmi les Odalisques la belle Géorgienne, qu'il n'étoit pas encore hors du sérail, qu'il souhaitoit déjà de la revoir. Jamais il n'avoit éprouvé des désirs si violens. Telle est la nature de l'ambroisie que l'on boit par les yeux; elle porte une si grande sécheresse dans les sens qu'elle affecte, & dans l'ame qu'elle enivre, qu'il faudroit ou n'en jamais goûter, ou toujours en boire pour être heureux. Les visites fréquentes qu'*Abdeker* étoit obligé de faire à l'infirmerie du

sérail, lui firent bientôt naître l'occasion de revoir la charmante *Fatmé*. La belle Odalisque avoit la veille fort remarqué le Médecin; il lui avoit fait une impression qu'elle n'avoit point encore éprouvée.

Abdeker étoit jeune & d'une figure intéressante; il avoit la physionomie tendre & touchante, les yeux pleins de feu, la taille noble & haute, & surtout un son de voix enchanteur, qui lui gagnoit aussi-tôt le cœur & la confiance de ceux qu'il abordoit. Il entra chez *Fatmé* avec cet empressement flatteur de revoir ce qu'on aime. L'amour & l'envie de plaire animoient ses graces naturelles. Me pardonnerez-vous, lui dit-il en l'abordant, de venir troubler votre solitude? Il n'est plus

d'autre bonheur, quand on vous a vue, que de vous revoir encore. Le ciel eſt dans vos yeux, & vous êtes ſans doute une de ces Houris dont l'haleine eſt plus douce que celle du zéphyr qui a traverſé des plaines couvertes de roſes & de ſerpolet.

Fatmé rougit; *Abdeker*, remarquant ſon embarras, ajouta, après un moment de ſilence: Ce diſcours ne doit point vous alarmer; ſans doute que le ciel vous a jugée digne d'être la plus belle de toutes les mortelles. La beauté eſt le préſent le plus précieux que la Nature ait pu faire à votre ſexe; elle balance tous les autres avantages dont les hommes ſe glorifient avec tant d'orgueil. C'eſt elle qui amollit ce cœur dur, qui fond les

glaces de cette ame insensible, qui excite la passion raisonnable d'un tempérament modéré, qui triomphe du fort & anime le foible, qui soumet le sage & corrige l'insensé; c'est elle qui subjugue ces tyrans de la terre, qui ignoreroient peut-être les bornes de la puissance, si un objet charmant ne les chargeoit de chaînes; c'est elle qui persuade mieux que l'éloquence, qui inspire mieux le sentiment que la morale, & qui nous peint mieux l'image de la Divinité, que la philosophie.

Abdeker, dit *Fatmé*, vous faites l'éloge d'un bien fort passager, & que l'on perd aisément; c'est une fleur que l'aurore voit naître, que caresse le zéphyr, qui attire les plus beaux regards du soleil, qui se

fane sur le soir, & qui périt dans l'ombre du silence & de la nuit. Votre beauté, reprit le Médecin, est au nombre de celles qui ne s'effaceront jamais : d'ailleurs il est des moyens pour empêcher que les injures des saisons ne fanent un beau teint, pour s'opposer aux insultes des maladies, qui porteroient la difformité sur un beau visage, pour écarter les rides qu'une vieillesse précipitée sillonneroit sur un beau front. C'est à la même bouche qui profere les oracles de la santé, à dicter les préceptes qui tendent à la conservation de la beauté. Il ne suffit pas au Médecin d'être gravement utile, en nous rendant la vie, il faut encore qu'il nous rende agréable le présent qu'il nous fait. Que di-

it-on d'un Architecte qui ne s'oc-
peroit que de la solidité d'un bâti-
ent, sans penser à la décoration ? Il
ous prendroit sans doute pour ces
res qui n'ont que la vie animale. De
reils êtres ne cherchent qu'à se met-
e à l'abri des injures du temps, &
éferent des cavernes aux plus ma-
nifiques palais. L'homme qui a l'in-
lligence en partage, & doué d'un
oût plus délicat, sait, dans les cho-
s les plus nécessaires, y semer de
agrément; il assaisonne ses mets, il
ort couché voluptueusement sur le
uvet; du terrain le plus inculte il
n forme des promenades; en un mot,
l a l'art de faire tout servir à son uti-
lité & à son plaisir.

Abdeker, s'apercevant que la jeune

Odalifque l'écoutoit avec attention, continua en ces termes : Il y a deux fortes de beauté; l'une regarde l'ame, & l'autre le corps. De même que le Philofophe doit donner tous fes foins pour conferver la premiere, de même c'eft au Médecin à veiller fur la feconde, & à prendre garde qu'il ne lui arrive quelque outrage. L'une & l'autre peuvent être unies enfemble; mais la beauté du corps a cet avantage fur la beauté de l'ame, que celle-ci annonce fouvent celle-là, & que l'on peut méconnoître la bonté & les talens cachés fous des dehors difgracieux.

Quand bien même nous aurions écarté tout préjugé, la beauté du corps prévient toujours, & l'on eft toujours

sûr de plaire avec elle : de là vient aussi, dans cette occasion, l'avantage du Médecin sur le Philosophe moral : je dis du Médecin ; car pourquoi détacheroit-on de la Médecine le soin que l'on doit prendre de la beauté extérieure ? Elle est presque toujours compagne de la santé, & peut-être le seul bien qui nous intéresse autant qu'elle. C'est donc aux ministres de la santé à connoître tous les moyens propres à conserver la beauté, & à combattre tous les défauts qui rendent nos corps difformes ; moyens qui ne deviennent pas inutiles à la santé elle-même ; c'est souvent le bouclier le plus sûr & le plus impénétrable pour se mettre à l'abri des traits de la douleur & de la maladie.

Vous me paroissez, répondit *Fatmé*, tellement persuadé de l'étendue & de la puissance de votre art sur cet article, que vous me faites naître l'envie d'apprendre de votre bouche quelques-uns de ces secrets. C'est moins par curiosité que je vous fais cette demande, que par le désir que tous les êtres ont d'être heureux. Je ne pense pas que le bonheur soit fondé sur un principe chimérique, lorsqu'il a pour base la santé & la beauté. La santé forme notre bonheur intime & actuel; & par la beauté, notre amour-propre est convaincu que nous sommes bien dans l'opiniou d'autrui; ce qui forme le ressort le plus puissant de notre bonheur relatif. Vous contribuerez donc, savant *Ab-*

deker, au bonheur d'une éleve qui ſent tout le prix de votre art, & qui ſera charmée de vous donner dans l'occaſion les marques les plus convaincantes de ſa reconnoiſſance. Je ne vous dis rien de ma docilité ; car je ne penſe pas qu'une femme puiſſe être rebelle lorſqu'on flatte ſa vanité, & qu'on lui préſente les moyens de plaire. Adieu ; réfléchiſſez ſur l'objet de ma demande ; ſongez que je vous attends demain matin, & que je prétends ſavoir tous les myſteres de la Médecine pour la conſervation de la beauté.

CHAPITRE IV.

*Visions savantes d'*Abdeker.

ABDEKER rentra chez lui, agité de sentimens qu'il ne connoissoit pas encore. L'inquiétude de savoir s'il avoit plu, le désir de plaire, l'espérance de revoir bientôt celle qui captivoit son cœur, tourmentoient tour à tour son esprit. Bientôt la honte de sa foiblesse, la crainte de déplaire à *Mahomet*, la certitude du châtiment, si le Sultan connoissoit ses feux, enfin le peu d'apparence de pouvoir rendre *Fatmé* sensible, lui causoit de telles émotions, qu'il ne savoit plus quel parti prendre ; son cœur semblable

à cette huile que fait bouillonner un feu ardent, précipite ses battemens, s'arrête, recommence ses mouvemens avec une nouvelle impétuosité, & se roidit tout à coup. Déjà l'astre de la nuit étoit au milieu de sa course, que le sommeil n'avoit pas encore fermé ses paupieres. Il lui sembla voir à l'instant plusieurs fantômes errer dans sa chambre; il vit *Héraclide* de *Tarente*, qui, pressé d'amour pour *Antiochis*, lui dédia un traité qu'il avoit composé sur les cosmétiques (1); il vit

(1) On appelle *cosmétiques* toutes les choses, & principalement tous les remedes qui ont quelque rapport à la beauté. Ce terme vient d'un mot grec qui signifie *propreté, arrangement, beauté.* *Voy.* l'Histoire de la Médecine par *Daniel le Clerc*,

Moschion (1) & *Mercurial* (2), qui tous deux ont forgé des armes pour combattre les défauts qui osent attaquer les Graces (3). Au milieu de

---

part. 2, liv. 2, ch. 7; & part. 3. liv. 2, chap. 2.

(1) *Idem*, part. 2, liv. 4, sect. 1, ch. 17.

(2) Son livre est intitulé : *De Decoratione Liber non solùm Medicis & Philosophis, verùm etiam omnium disciplinarum studiosis apprimè utilis, ex* Hieron. Mercurialis, *medicinæ practicæ in gymnasio Patavino principem locum obtinentis. explicationibus, à* Julio Mancino *exceptus. Francofurti*, 1587.

(3) Les Graces, appelées *Charites* par les Grecs, étoient filles de *Jupiter* & d'*Eurimone*, selon quelques-uns; & selon d'autres, de *Bacchus* & *de Vénus.* Elles étoient trois, *Aglaïa* ou *Pasithée*, *Euphrosine* & *Thalie*. Ce sont des noms grecs, dont le pre-

ces ombres, il en paroiſſoit d'autres qui tenoient enchaînés les monſtres les plus affreux. La difformité à l'œil louche, au nez crochu, au teint livide, aux membres mal proportionnés, étoit foulée à leurs pieds, ouvrant une bouche large & mal meublée. *Abdeker* ne peut pas plus long-temps ſoutenir

---

mier ſignifie gaîté; *Euphroſine* veut dire agrément; & *Thalie*, beauté. Lorſque les Poëtes les mettoient en la compagnie de *Vénus*, ils les regardoient comme les Déeſſes des charmes & des bonnes graces. Ils diſent que la premiere rend les yeux fins & brillans, que la ſeconde embellit la bouche, & que la troiſieme remplit le cœur de tendreſſe. On les fait quelquefois auſſi compagnes des Muſes & de Mercure, Dieu de l'Eloquence.

cet aſpect; il ſe leve, & tâche de calmer l'orage de ſon imagination échauffée; mais plus fatigué de ce ſommeil que du travail le plus rude, il ſe jette ſur un ſopha, pour prendre quelques momens de repos. Bientôt ſon imagination reprend une partie de ſes droits; ſes ſonges, quoique plus tranquilles, tiennent encore ſes ſens dans une agitation & dans un degré de tenſion qui lui rendent ſenſibles les objets dont il ſe forme une image dans ſon cerveau. Il crut voir paroître devant lui *Circé*, cette fille du Soleil, qui avoit une ſi grande connoiſſance de la vertu des plantes, qu'elle pouvoit en produire les effets les plus merveilleux; *Médée* ſa niece, qui a bien pu rajeunir *Æſon* ſon

ſon beau-pere; *Arthémiſe*, (1) cette reine de Carie, dont la tendreſſe envers ſon mari *Mauſole* ſera toujours un exemple étonnant pour les femmes qui viendront après elle; *Cléopâtre* (1), cette reine d'Egypte, ſi adroite, que,

(1) On prétend qu'*Arthémiſe* a donné ſon nom à l'*armoiſe*; elle vivoit plus de quatre cents ans avant *Cléopâtre*.

(2) Nous avons un ouvrage intitulé, *Cleopatræ Gynæciorum libri*, attribué à *Cléopâtre*. Ces livres ſont fort anciens, car *Galien* rapporte diverſes compoſitions touchant l'ornement du corps, qui ſont tirées de ces livres, & il ne les cite pas comme nouveaux. Or *Galien* vivoit environ 200 ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. *Gal. de comp. medicam. local. lib.* 1, *cap.* 1 & 8; *lib.* 4, *cap.* 7. *Paul Eginette*, *Ætius*, & d'autres Auteurs citent auſſi ces mêmes livres.

malgré toute ſa beauté, elle employoit encore tout l'art de la coquetterie pour vaincre *Céſar* & enchaîner *Antoine*; *Aſpaſie* (1), cette belle Phocéenne, qui fit ſoupirer pour elle deux Rois de Perſe, & dont l'eſprit, orné des plus belles connoiſſances de la Médecine, a laiſſé au beau ſexe les préceptes les plus ſages pour la conſervation de la ſanté & de la beauté. Il croit voir encore *Œnone*, *Ocyroé*, *Epione*, *Æglé* (2), & une nombreuſe ſuite de

(1) On trouve dans *Ætius* divers fragmens des livres d'*Aſpaſie*.

(2) *Pâris*, que l'on nomma d'abord *Alexandre*, avant que d'enlever *Hélene*, & n'étant encore qu'un ſimple berger ſur le mont Ida, touché des charmes d'une jeune & belle bergere, nommée *Œnone*, l'épouſa.

Nymphes qui lui annoncent qu'elles ont travaillé avec attention à tout ce

---

Elle savoit quelques secrets de médecine, & connoissoit assez bien les simples & les regles de la physionomie. Elle avoit prédit à *Pâris* la plupart des choses qui devoient lui arriver pendant le cours de sa vie, & entre autres qu'il viendroit mourir entre ses bras. L'événement confirma la prédiction; car *Pâris* ayant été blessé dans un combat pendant le siége de Troie, il alla sur le mont Ida chercher *Œnone*, pour la prier de le guérir. Elle mit en œuvre tous les secrets de son art pour lui sauver la vie; tout infidele qu'il étoit. Mais les remedes furent inutiles. *Pâris* avoit été blessé par l'une de ces fleches empoisonnées qu'*Hercule* en mourant avoit données à son ami *Philoctete*. La tendre *Œnone*, voyant mourir sur son sein un homme qu'elle avoit aimé si tendrement, mourut de douleur, quoiqu'il l'eût

qui sert à l'embellissement du corps, & qu'elles ont imaginé mille moyens pour enlever ou pour cacher les imperfections & les difformités qui arrivent par des maladies, ou par quelque autre cause que ce soit. Une d'entre elles sembloit lui dire, que si *Fatmé* cherchoit à plaire, c'étoit pour mieux s'assurer de son cœur; qu'à leur exemple, elle feroit les plus grands progrès dans l'art dont elle souhaitoit recevoir les premiers principes. Nous l'admettons par avance dans notre compagnie; elle y tiendra le premier rang, & toutes les princesses de la terre re-

---

abandonnée pour la femme de *Ménélas*. *Voy. l'histoire de Pâris dans la troisieme partie de cet ouvrage. Voy.* aussi l'histoire de la Médecine, part. 2, liv. 3, chap. 13.

garderont ſes conſeils comme autant d'oracles.

Le *Lecchin Bachi* crut voir alors la charmante Odaliſque. Je ne connois point de plus grand bonheur, dit-il, aimable *Fatmé*, que de pouvoir vous ſatisfaire. Je tâcherai de répondre avec ſoin à l'attente que vous avez conçue de moi. A peine eut-il dit ces mots, qu'il ſe leva pour ſe proſterner aux pieds de l'adorable Georgienne; mais il ne ſaiſit qu'une ombre. Le mouvement qu'il fit diſſipa ſon ſommeil & les ſonges qui voltigeoient autour de lui.

Déjà le ſoleil s'élevoit ſur l'horizon, & annonçoit bientôt l'heure où le Médecin devoit entrer dans le ſérail, & offrir ſes hommages à la divinité de

ſon cœur. Il appelle ſes eſclaves, & ſe fait apporter tout ce qui peut ſervir à rendre ſon habillement plus galant. Il prend la robe qui fait paroître ſa taille plus avantageuſe; il choiſit le turban qui lui donne un air plus doux & plus noble. Jamais on ne l'avoit vu s'habiller avec tant de ſoin. Semblable à ces époux que l'on va conduire au temple de l'hymen, tout eſt recherché dans ſa parure, tout y eſt poſé par les mains de l'amour.

CHAPITRE V.

Invention de la Toilette.

FATMÉ, de ſon côté, n'étoit pas reſtée plus tranquille. Le portrait

d'*Abdeker* étoit tellement gravé dans ſon imagination, qu'il ſe préſenta involontairement à elle cent fois dans la journée. Son ame, qui juſqu'alors n'avoit eu que des paſſions douces, fut, pour la premiere fois, agitée de mouvemens extraordinaires. Elle penſoit, en ſe couchant, à ſon Médecin; il fut encore, à ſon réveil, la premiere de ſes idées. Son ſommeil fut plus court que de coutume; elle vit ce jour-là l'aurore ouvrir les portes de l'orient, & annoncer la brillante carriere de l'aſtre du jour.

Etonnée de toutes les émotions de ſon cœur, & emportée par un penchant dont elle n'étoit plus la maîtreſſe: *Fatmé*, s'écria-t-elle, eſt vaincue! elle aime, & c'eſt un effet de

ſympathie. Oui, je te reconnois, mouvement imprévu de la nature, à ta vivacité & à ta force invincible. Tu es cet éclair qui brille à l'un & à l'autre pôle au même inſtant. O amour ! je ne combattrai point contre toi. Lance dans le cœur d'*Abdeker* le même trait dont tu m'as percée, & j'érigerai à toi, à ta mere, & à la beauté un autel (1) ſur lequel s'exhaleront les parfums les plus exquis. C'eſt pour faire ſentir à tous les hommes le prix de la beauté, & pour étendre par-tout l'honneur de ton culte, que cet autel ſera dreſſé ; tu m'y verras chaque matin te rendre mes hommages, & écarter avec ſoin tous les petits défauts qui oſeroient paroître ſur un vi-

(1) La toilette.

fage où tu as bien voulu répandre quelques charmes. Que dans toutes les parties du monde chaque belle, imitant mon exemple, t'éleve un autel femblable ; que pendant la célébration des myfteres, les indifcrets, les jaloux, les importuns & les infenfibles foient éloignés comme profanes ; que les amans feuls y chantent leur amour, y pouffent mille foupirs, & y dérobent mille faveurs ; enfin que tout y annonce la puiffance de l'Amour, de Vénus, & de la beauté.

S'approchant auffi-tôt d'une table de bois de cedre qui étoit dans fa chambre, elle la couvre d'un drap teint de la pourpre de Tyr, fur lequel elle étale le voile qui ornoit fa tête. Elle pofe enfuite au milieu une

glace portative, dont un Ambaſſadeur Vénitien avoit fait préſent à *Mahomet.* Deux boîtes rondes, qui contenoient la plus excellente poudre de Chypre, accompagnoient cette glace de chaque côté. Des vaſes de porcelaine, qui renfermoient les pommades les plus ſuaves de l'Italie, ſont mis ſur le devant avec des flacons remplis des eſſences les plus douces, & des aromates les plus précieux de l'Orient. Enfin, preſque derriere la glace, elle ajoute encore deux petits coffres qui avoient été trouvés dans un temple de Paphos; l'un contenoit les peignes qui avoient ſervi à la tête de Vénus; l'autre renfermoit quelques feuillets de romans, avec leſquels les amans friſoient autrefois les cheveux de leurs

belles, lorſqu'ils ſouhaitoient fléchir leur rigueur & rendre leurs cœurs ſenſibles. Tous ces ornemens étoient en partie recouverts d'un voile de ſoie cramoiſi, qui ménageoit avec art la diſtribution de la lumiere ſur cet autel, & y répandoit ce petit jour ſi favorable aux amans.

Fatmé s'applaudit de ſon invention, & veut être la premiere prêtreſſe de cet autel : auſſi-tôt elle imagine l'habillement dont doit être revêtue celle qui veut offrir ſes vœux & ſon encens à la beauté ; elle met pardeſſus ſa robe une ſimarre (1) blanche fort courte, & dont les manches ſont fort amples ; elle ôte la bandelette qui lioit ſes cheveux, & laiſſe flotter

(1) C'eſt ce qu'on nomme un peignoir.

négligemment leurs boucles fur fon fein & fur fes épaules : on la prendroit alors pour une de ces vierges deftinées à garder le feu éternel confacré à la Déeffe Vefta ; elle s'affied devant fon ouvrage, pour mieux le contempler. Sans y faire attention, elle arrange quelques boucles de cheveux qui cachoient un peu trop fon front, & les unit avec la rofe & le jafmin.

Abdeker entra dans ce moment ; & malgré le compliment étudié dont il fe flattoit de faluer la belle Géorgienne, il ne put lui témoigner fon zele & fon refpect qu'en fe profternant devant elle. L'amour le rendit muet ; tout fon efprit étoit dans fon cœur. *Fatmé*, pour cacher fon embarras, fourit au Médecin, qui s'approcha

procha d'elle en composant son visage le mieux qui lui fut possible. Enfin, rompant le silence, il lui adressa ces paroles qui décéloient le trouble de son ame.

Semblable à *Cléopâtre* & à *Aspasie*, vous voulez, belle *Fatmé*, pénétrer dans le sanctuaire de la médecine. Ces femmes illustres se sont fait instruire par des Médecins de tout ce qui concernoit la beauté. Les heures de leur loisir étoient consacrées à cette étude utile. Plus belle & plus spirituelle qu'elles, vous ferez encore de plus grands progrès. Jamais leur Médecin ne remplit avec autant de plaisir la fonction dont je dois m'acquitter auprès de vous. Les sentimens que vous inspirez sont.... Tout à coup il s'arrêta. Il s'aperçut qu'il

alloit faire une déclaration d'amour dans un lieu où le ſeul amour de l'empereur doit régner en tyran.

Fatmé feignoit d'être diſtraite, de peur d'être obligée de ſe plaindre d'un diſcours qui lui cauſoit tant de ſatisfaction. Elle prit auſſi-tôt la parole, comme ſi elle n'eût rien entendu. Eh bien, *Abdeker*, dit-elle, c'eſt donc aujourd'hui que je dois recevoir les premieres leçons de votre art? Accompliſſez votre promeſſe, je vous écouterai attentivement.

CHAPITRE VI,

Où l'on entre en matiere.

QUOIQUE je ne doute pas de votre pénétration, dit le *Lecchin Bachi*, je ne laisserai pas de garder un certain ordre dans nos entretiens, soit pour écarter les objections, soit pour éviter les répétitions, toujours ennuyeuses, parce qu'elles n'apprennent rien de nouveau.

La beauté est la forme d'un tout qui plaît à chacun de nos sens. Ce tout plaît à nos yeux par l'étendue, la couleur, le nombre, l'arrangement & la proportion de ses parties; à notre toucher, par son tissu; à notre odorat,

par ſon odeur ; à notre ouïe, par le ſon. Oſerois-je dire que vous êtes le modele que je viens de définir ?

Je reprends chacune de ces parties, & je dis d'abord que la forme d'un tout, qu'on peut regarder comme beau, doit plaire à nos yeux par ſon étendue. Une perſonne trop grande ou trop petite, trop graſſe ou trop maigre, nous déplaît, parce qu'elle ne ſe trouve pas dans une certaine relation avec nous-mêmes & le commun des hommes. La taille d'un géant ou celle d'un nain eſt vis-à-vis de nous un écart de la nature. Le beau ſuit ordinairement la regle générale que la Nature a fixée elle-même.

2°. La couleur des parties eſt encore une de ces lois qui doivent être

observées dans la composition du beau. Une peau trop brune, jaunâtre, parsemée de taches de rousseur, doit être difforme, si une peau bien blanche est l'état de perfection.

3°. Le nombre est tellement déterminé, qu'il ne peut manquer ou excéder, sans une difformité notable. Figurez-vous quel effet deux nez ou un œil de moins feroient sur un visage. Le défaut même de sourcils, une loupe au front, des verrues ou autres excroissances de chair dérangent les traits les plus réguliers, & frappent la vue d'une façon désagréable.

4°. La beauté consiste aussi dans l'arrangement. Des dents mal symétrisées dans la bouche, des cheveux mal plantés sur le front, forment une

figure bizarre, qui ne peut plaire, malgré quelques agrémens femés dans le refte du vifage.

5°. Toutes les parties doivent être proportionnées, & avoir un rapport déterminé entre elles. Y a-t-il rien de plus ridicule qu'une groffe tête fur un petit corps, & un petit nez fur un gros vifage ?

Je dis fecondement, que le tiffu parfait des parties eft abfolument néceffaire dans l'idée qu'on fe forme de la beauté. Une peau rude, couverte de poils & de boutons, criblée des marques de la petite vérole, eft difgracieufe au toucher autant qu'à la vue.

Troifiemement, notre odorat doit auffi être fatisfait dans la jouiffance des chofes que nous regardons comme

belles. Tel objet dont l'haleine n'eſt pas pure, ou dont les différentes parties du corps exhalent des vapeurs fétides, ne peut inſpirer que du dégoût.

Enfin je conçois que, dans un tout animé, & qu'on regarde comme parfait, il doit ſe trouver dans la voix une harmonie qui diſpoſe favorablement le cœur déjà ſéduit par les graces du corps. J'ai connu une belle femme, qui à peine trouva un ſeul adorateur, parce qu'elle avoit la voix rude & diſgracieuſe. Chacun s'approchoit d'elle pour la voir, & s'éloignoit enſuite lorſqu'il l'entendoit parler.

Cette idée que vous me donnez de la beauté, dit la jeune Odaliſque, me paroît aſſez juſte & aſſez générale pour convenir à toutes les eſpeces de beau-

tés dans tous les genres. Je n'attendois rien moins de votre esprit, & de la netteté de vos idées; mais peut-être est-ce mal à propos que je vous ai interrompu; continuez, car il me paroît que ce que vous venez d'avancer est susceptible de plus grands détails, & que vous ne m'avez présenté que le plan de la méthode que vous voulez suivre.

Une approbation de votre bouche, répondit le Médecin, est un puissant aiguillon pour bien faire. Au reste, quand on est inspiré par le désir de vous plaire, peut-on ne pas réussir? C'est donc moins l'éloge de mon esprit que vous pouvez faire ici, que des sentimens que mon cœur doit avoir pour

vous : mais sans m'arrêter davantage, j'obéis à vos ordres.

CHAPITRE VII.

De l'étendue relativement à la Beauté.

LA grandeur en général a trois dimensions, longueur, largeur, & profondeur. Or la grandeur peut être défectueuse dans chacune de ces dimensions.

Suivant nos peres, la plus belle hauteur de l'homme est de quatre coudées (1). La taille plus haute ou plus

(1) On peut réduire cette mesure à cinq pieds & demi environ.

petite s'éloigne donc d'autant plus de la perfection, qu'elle s'écarte davantage de cette mesure. La grandeur démésurée de la taille dépend le plus souvent de la génération, des climats, de l'éducation, du régime de vivre dans l'enfance, & de certains exercices. Toutes ces causes ensemble peuvent produire cet effet. Peut-être pourroit-on le prévenir; mais s'il est une fois produit, c'est en vain que toutes les forces de la médecine réunies prétendroient le détruire.

La petitesse dépend non seulement des mêmes causes que je viens d'énoncer, mais aussi d'une conformation vicieuse des parties inférieures, & de certaines maladies dont le traitement est fort long, & la cure fort incertaine;

Ce que je viens de dire de la longueur, on peut auſſi l'entendre de la profondeur. Je ne crois pas que, par l'art, on vienne à bout de rendre plus éminens des yeux trop enfoncés. Cependant comme il ſe trouve dans les principes que je prétends établir, un certain enchaînement de cauſes & d'effets, il arrivera quelquefois qu'en détruiſant un vice général, on détruira en même temps le vice particulier. C'eſt ainſi qu'en remédiant à la trop grande maigreur, on effacera les creux qui ſe trouvent alors près des clavicules, & l'on remplira ces vides des joues qui faiſoient paroître les os de la pommette trop avancés.

Il ne me reſte donc plus à vous parler que de la largeur, ſoit intrinſeque

du tout, ſoit relative des parties au tout. Si elle eſt trop vaſte, on l'appelle *trop d'embonpoint ;* ſi elle eſt moindre que ne le requiert la décoration du tout, on la nomme *maigreur.* Je vais examiner chacune de ces parties en détail.

CHAPITRE VIII.

Du trop d'embonpoint.

LA peau n'eſt pas la ſeule enveloppe qui couvre le corps humain ; il eſt encore revêtu d'une membrane graiſſeuſe. Cette membrane, qui eſt un tiſſu de pluſieurs cellules, eſt fort adhérente à la peau ; elle l'accompagne dans toute ſon étendue, ſe répand

dans les interstices des muscles, & pénetre dans toutes les circonvolutions des visceres. Ces cellules sont remplies d'une matiere huileuse, qui peut rentrer dans la masse du sang, & le réparer dans le temps d'une trop longue abstinence. Cette huile entretient les muscles dans une souplesse nécessaire à leur action, & empêche le corps de ressentir trop vivement l'impression du froid, qui est toujours plus sensible pour les personnes maigres que pour les personnes grasses. Mais un de ses principaux usages, & qui appartient plus que tous les autres au sujet que je traite, c'est qu'elle souleve la peau, & lui donne une certaine forme agréable, en remplissant les intervalles que les muscles laissent entre eux. Cette

graiſſe n'eſt pas toujours dans une quantité exacte & néceſſaire, pour ne point effacer les graces répandues ſur un corps bien proportionné. Elle peut être trop abondante; c'eſt ce qui conſtitue le trop d'embonpoint, qui eſt ou général ou particulier. Je conſidérerai ſa quantité trop petite, en parlant de la maigreur.

CHAPITRE IX.

Du trop d'embonpoint en général.

EN général, le trop d'embonpoint gâte la beauté, en effaçant ſur le viſage ces petits linéamens que la délicateſſe y a tracés, en groſſiſſant une gorge qui excitoit l'appétit par ſa rondeur,

mais qui excite le dégoût par son vaste volume; en détruisant cette taille fine & leste qui annonçoit les plaisirs les plus délicats; en ôtant aux membres cette souplesse & cette agilité qui séduit les sens par des émotions vives & agréables. Ce n'est plus qu'une nonchalance & une lenteur dans les actions, qui ennuie ou qui endort le spectateur. Quelle masse étonnante de chair, que cette femme qui pesoit six cents livres, dont il est fait mention dans l'histoire! Soutiendroit-elle le parallele avec un certain Lada, qui étoit si léger, qu'il couroit sur le sable sans y laisser empreinte la trace de ses pieds; ou avec la Princesse *Camille*, qui surpassoit les vents à la course, qui eût couru sur des épis de

blé ſans les faire plier, ou ſur les flots de la mer ſans y enfoncer, & même ſans ſe mouiller la plante des pieds.

Dans cet état, qui annonceroit volontiers une ſanté robuſte & parfaite, les ſenſations ſont moins vives, la reſpiration eſt gênée, les maladies ſont fréquentes ; il ſe trouve en même temps une certaine inaptitude à la génération, & les femmes de cette complexion ſont ordinairement ſtériles. L'ame eſt opprimée par le poids énorme de la matiere, & toutes les fonctions de l'entendement ſont dans une langueur qui ôte à l'eſprit tout ſon brillant. Si tous ces motifs n'étoient pas aſſez preſſans pour chercher les cauſes & les remedes d'une

pareille corpulence qui produit toujours la difformité, un ſeul motif, fondé ſur l'expérience, ſuffiroit pour y déterminer ; c'eſt que les perſonnes trop graſſes vivent moins long-temps que les autres.

La premiere cauſe de ce trop d'embonpoint eſt une trop grande quantité de parties nourricieres répandues dans la maſſe du ſang.

La ſeconde cauſe eſt une trop grande force dans la ſuite des digeſtions qui ſe font dans l'eſtomac & dans le reſte des premieres voies ; de ſorte que ce ſeroit en vain qu'on attribueroit tout à la qualité des alimens. Il y a des hommes qui deviennent fort gras, en ne vivant que d'alimens peu nourriſſans.

Les causes éloignées sont toutes les choses qui servent à la conservation de la vie, & qui peuvent, par l'usage qu'on en fait, disposer à cet embonpoint général. Tels seroient, par exemple, un air froid & humide, les alimens qui fournissent beaucoup de sucs, les boissons trop nourrissantes, le défaut d'exercice, le sommeil trop prolongé, la suppression de quelque excrétion, la trop grande tranquillité d'ame, & le silence parfait des passions.

Je me souviens en effet, dit *Fatmé*, d'avoir lu dans les mémoires de quelques Voyageurs, que les peuples septentrionnaux étoient fort gros & fort grands, tandis que les peuples qui sont plus voisins du soleil étoient fort

maigres & fort petits; ce qui dépend vraiſemblablement de la quantité de la tranſpiration, qui eſt plus grande dans un climat chaud & ſec, que dans une contrée froide & humide. J'ajoute d'autant plus foi à ces relations, que j'ai obſervé moi-même que les animaux ſont plus gras dans l'hiver que pendant l'été.

Je me ſouviens encore d'avoir lu dans les Mémoires de ces mêmes Voyageurs, que dans les cantons de l'Europe où l'on fait uſage du cidre, de la biere, d'un vin épais, les perſonnes qui uſoient ſans modération de ces liqueurs nourriſſantes, étoient ſujettes à engraiſſer beaucoup. Vous voyez, cher *Abdeker*, que je fais tout mettre à profit pour votre ſyſ-

tême, & que je ne m'écarte pas des idées qui autorisent ce que vous avancez. Je puis vous donner encore une preuve plus complette sur cet article.

Vous connoissez *Zaïre*, l'épouse de *Calil Pacha;* elle avoit un de ces minois jolis qui séduisent, sans rien avoir de ce que l'on appelle régulierement beau. Depuis deux ans elle mene la vie la plus oisive, la plus molle, la plus tranquille qu'aucune femme de sa condition ait menée jusqu'à présent. Elle passe les deux tiers de sa vie dans son lit, & l'autre tiers sur un sopha. Elle se nourrit des alimens les plus succulens, &, par pure caprice, elle ne vit, depuis long-temps, que de lait, d'œufs, de consommés, & de gelées de tendres animaux, redoutant

ſi fort le travail, qu'elle craindroit de fatiguer ſon eſtomac, ſi elle ne choiſiſſoit ce qu'il peut digérer le plus aiſément. Maintenant *Zaïre* eſt ſi graſſe, qu'on ne remarque aucun trait ſur ſon viſage, & elle reſſemble à ces buſtes qui n'ont été que dégroſſis.

Que les maîtres ſeroient heureux, s'écria le *Lecchin Bachi*, s'ils avoient à inſtruire des éleves qui euſſent autant de pénétration que vous! Permettez-moi cependant de vous faire obſerver que, dans le détail que vous venez de faire, vous paroiſſez omettre une des principales cauſes dont je vous ai fait mention. Votre cœur, toujours élevé dans l'innocence, n'a peut-être pas encore réfléchi ſur certaines circonſtances de la vie qui

tendent à produire cette corpulence dont il eſt ici queſtion. Il eſt une liqueur qui, filtrée dans nos entrailles, devient le germe de notre force, & du plaiſir qu'on reſſent à rendre ſes hommages à un aimable objet. C'eſt un feu qui nous conſume, s'il eſt trop actif, ou s'il s'en exhale au dehors une trop grande partie. Ce feu eſt-il modéré, & la dépenſe en eſt-elle ménagée avec trop d'épargne, le corps s'engraiſſe inſenſiblement, & l'eſprit eſt à l'abri de ces violentes paſſions qui pourroient détruire cet embonpoint. Il en eſt de même lorſqu'on a éteint le principe de ce feu inné; l'ame & le corps perdent cette vigueur qui caractériſe ſi bien les êtres qui jouiſſent de toute la plénitude de leur

existence. C'est ainsi qu'on engraisse & qu'on rend plus délicats les animaux qu'on veut servir à table; de là vient aussi cette nonchalance & cet embonpoint de ces monstres que l'empereur a commis à votre garde.

Mais *Abdeker*, dit *Fatmé*, je veux bien n'avoir pas fait un détail exact des causes qui produisent cette corpulence énorme. Un objet plus intéressant excite ma curiosité. Je souhaiterois savoir comment vous vous y prendriez pour combattre de pareilles causes, & pour détruire l'état actuel qu'elles auroient pu produire. Supposons, pour un instant, que *Zaïre* vienne demander vos conseils, que lui prescririez-vous?

Si *Zaïre*, répondit le Médecin,

prétendoit obtenir une parfaite guérifon, il y auroit deux vues effentielles à remplir. Ce feroit premierement de fournir au fang moins de parties nourricieres; je chercherois en fecond lieu à chaffer ou à détruire celles qui fe trouvent déjà affimilées avec le refte des humeurs.

Pour remplir la premiere indication, je mettrois *Zaïre* à une diete beaucoup plus exacte, c'eft-à-dire, que je diminuerois peu à peu la quantité des alimens qu'elle prend tous les jours; car tout changement fubit eft à craindre : d'ailleurs j'examinerois fcrupuleufement la qualité de ces mêmes alimens, obfervant de lui préfenter fouvent des mets falés & épicés; des légumes qui contiendroient peu

peu de sucs, & qui entretiennent la liberté du ventre ; peut-être aussi l'engagerois-je à manger un peu plus de viande que de pain. La femme du *Bacha Mazoul* a employé avec succès ce moyen, pour mettre obstacle à son trop d'embonpoint, qui faisoit tous les jours des progrès rapides. Depuis long-temps les Naturalistes ont observé que les animaux carnassiers étoient toujours beaucoup plus maigres que ceux qui ne vivent que de végétaux ; de plus, je lui conseillerois de ne faire les soirs qu'une légere collation avec quelques fruits secs ou confits. La pénitence que j'impose ici à *Zaïre* n'est pas bien rude jusqu'à présent ; mais peut-être me trouveroit-elle trop févere, si je lui

ordonnois de dormir peu, & de quitter ce lit mollet où elle repose si voluptueusement ses membres, qui ne sont fatigués que du repos; si je lui ordonnois de se promener souvent, même dans les momens les plus chauds du jour, & de se livrer à certains exercices qu'elle ne croit être faits que pour ses esclaves, mais qui lui sont cependant nécessaires pour conserver sa beauté & ses graces; si je lui ordonnois de donner de temps en temps une libre carriere à ses réflexions, ne fût-ce que pour se connoître elle-même & ceux qui l'environnent. Ah! sûrement *Zaïre* se mettroit en colere.

Je ne sais, reprit l'aimable Géorgienne, si elle voudroit en faire les

frais. Il me ſemble vous avoir déjà dit qu'elle fuyoit juſqu'à l'ombre de la fatigue. Tant pis pour elle, répondit *Abdeker* en ſouriant. Je comptois bien, en lui dictant les moyens de guérir, qu'elle mettroit en œuvre tout à coup celui-là. Les Médecins ne guériſſent pas toujours avec des paroles; mais *Zaïre* fera ce que bon lui ſemblera; au moins, ſi elle ne veut pas s'aſtreindre au régime que je lui propoſe, elle ſera obligée d'avoir recours aux remedes qui doivent remplir la ſeconde partie de mon deſſein. Je vous réponds qu'elle maigrira, ſi elle ſe livre une fois au pouvoir de la Médecine. Vous riez à votre tour? Oui, répondit *Fatmé*; il me ſemble voir un Docteur ſe promener au mi-

lieu d'une foule de perſonnes étiques & cacochymes, qui ne prennent, pour tout repas, que quelques apozêmes, ou un peu d'eau de poulet. Je vous réponds que le Doctenr ne les engraiſſera pas.

J'aime à vous voir vous égayer, dit le Médecin, dans une matiere auſſi ſérieuſe. Je penſe que vous ne vous amuſerez pas de même de ce qu'il me reſte à vous dire. Vous me reprocherez peut-être un jargon que les Médecins ſe ſont approprié, & qu'on a qualifié pluſieurs fois d'obſcur & de barbare; mais au moins il leur faut des termes pour exprimer ce qui appartient à leur art. Ne vous eſt-il pas permis de donner différens noms à vos robes & à vos coiffures,, ſelon qu'elles

ont un pli de plus ou de moins ?

Je dis donc que pour chaſſer la trop grande quantité de ſucs nourriciers qui ſe rencontre dans la maſſe du ſang, il faut tâcher d'augmenter toutes les excrétions ; ce qu'on obtiendra par les remedes qui évacuent par les ſelles, par les urines, & par la tranſpiration.

Outre que les purgatifs enlevent les humeurs groſſieres qui ſe trouvent dans l'eſtomac & dans le bas-ventre, ils emportent encore une grande partie des humeurs qui ſervent à l'accroiſſement ou à l'entretien du corps humain. Par leur âcreté & leur picotement, ils irritent les glandes des inteſtins, ce qui force, pour ainſi dire, ces glandes à ſéparer une nouvelle

quantité de lymphe & de mucosité, qui sert à remplacer celle qu'elles viennent de perdre.

On provoque un flux d'urine plus abondant, ou en mettant en usage des apéritifs légers, comme le thé & les capillaires, ou en faisant usage des acides végétaux, tels que la limonade, les eaux de verjus & de groseille, les oranges, les citrons, la grenade, l'épine vinette. C'est ce qui fait qu'on a regardé comme spécifique le vinaigre, lorsqu'il s'agit de faire maigrir; & l'expérience nous prouve invinciblement que, de quelque maniere qu'on l'emploie, il est toujours suivi de cet effet.

J'ai connu en Arabie un Empirique qui avoit fait présent à *Zaïre* d'une

boîte de dragées faites avec les amandes des noyaux de cerises. Ces dragées ne doivent pas être si fort méprisées ; ni regardées comme ces bonbons qu'on offre aux enfans. On a observé, depuis long-temps, que les amandes de cerises provoquoient efficacement les urines ; on prétend même qu'elles chassent les graviers, & qu'elles brisent les pierres qui se trouvent dans les reins. On peut ranger dans la même classe la semence de frêne, que l'on appelle langue d'oiseau ; la graine d'ortie, avec laquelle on prétend que les Italiens maigrissent leurs enfans, lorsqu'ils sont trop gras.

Je propose, en troisieme lieu, d'augmenter la transpiration, & même de faire suer, parce qu'il est d'expé-

rience que ceux qui prennent beaucoup d'exercice, & qui par conféquent tranſpirent beaucoup, n'acquierent jamais trop d'embonpoint; de même qu'une perſonne replete & qui mene une vie ſédentaire, maigrit bientôt, lorſqu'elle paſſe à une vie plus exercée & plus laborieuſe. C'eſt ce qui eſt arrivé à *Fatime*; tant qu'elle a vécu dans l'opulence, elle étoit ſi délicate, qu'elle ne pouvoit marcher; elle ſe faiſoit porter en litiere dans les promenades, pour faire voir qu'elle étoit auſſi riche en embonpoint, qu'en terres & en eſclaves. Son mari eſt mort, il y a ſix mois, noyé de dettes & diſgracié du Grand-Seigneur; elle a été obligée de céder tout ſon bien à ſes créanciers. Maintenant réduite à ga-

gner ſa vie à la ſueur de ſon front, elle a perdu ſon embonpoint, & a recouvré ſa ſanté.

De même que tout ce qui peut faciliter la concrétion de l'huile graſſe qui paſſe dans le corps des animaux, peut faire qu'ils s'engraiſſent plus promptement; de même tout ce qui mettra obſtacle à la réunion des molécules huileuſes diſperſées, empêchera qu'ils ne prennent de l'embonpoint: auſſi voyons-nous que le ſucre, qui rend preſque les huiles diſſolubles dans l'eau, maigrit conſidérablement ceux qui en font grand uſage. L'action de cette ſubſtance douce eſt telle, que du lait dans lequel on en auroit diſſout une certaine quantité, ne pourroit plus ſervir à faire du beurre. Ce

ſucre unit tellement la partie huileuſe, ou la crême, avec les parties caſéeuſes ou ſéreuſes du lait, qu'il empêche qu'elle ne puiſſe déſormais s'en ſéparer pour former le beurre. Ce phénomene ne manqueroit pas d'étonner beaucoup une payſanne. Le ſucre a ſans doute le même effet dans le corps. En empêchant que l'huile ne ſe ſépare du reſte du lait fourni par la digeſtion des alimens, & qu'elle ne ſe réuniſſe & ne s'amaſſe dans les cellules qui lui ſont propres, il fait maigrir, ou au moins empêche qu'on n'acquiere trop d'embonpoint. Quoique ce ſoit là le ſeul mauvais effet du ſucre, ſi c'en eſt un cependant, car il eſt fort utile dans les circonſtances dont je parle, il ſemble qu'on ait pris à tâ-

che de le calomnier, & qu'on s'en ſert le moins qu'on peut dans la vie civile. On craint qu'à l'abri de ſa douceur, il ne porte dans le corps une impreſſion dangereuſe; mais cette crainte eſt frivole & ſans fondement. Le ſucre eſt une des meilleures choſes que la Nature nous ait données; c'eſt une ſubſtance qui peut remplacer par-tout le ſel commun, & qui, par ſa ſaveur, lui eſt préférable. Le ſucre facilite la digeſtion des alimens gras & onctueux, qui ſont les plus indigeſtes; il fortifie l'eſtomac, & il eſt propre à guérir les ulceres intérieurs : enfin il a cent bonnes qualités contre une mauvaiſe, & on craint de s'en ſervir! Les perſonnes trop graſſes ne ſauroient trop en manger. Si elles craignent pour

leurs dents, ne pourroient-elles pas ſe laver la bouche, après en avoir mangé ? Des peuples entiers dans les Indes s'en ſervent auſſi fréquemment que nous nous ſervons ici de ſel, ſans en reſſentir aucun inconvénient.

Enfin voilà *Zaïre* guérie, à ce que vous prétendez, dit la jeune Odaliſque ? Une ſeule choſe me ſurprend dans la cure que vous venez de faire ; c'eſt que vous ayez pu réuſſir ſans mettre en uſage la ſaignée. Dans une pareille conduite, n'y a-t-il rien contre les ſtatuts d'Eſculape, & peut-on ſe croire certainement guéri, quand on n'a pas employé ce ſecours ? Votre ton ironique, dit le Médecin, ſur un remede auſſi univerſellement employé, ne m'empêchera pas de répondre à

votre objection. Je sais bien que quelques Praticiens conseillent les fréquentes saignées dans le cas dont nous parlons, parce qu'en ôtant une certaine portion du sang, on enleve aussi aux parties du corps la surabondance de leur nourriture. J'admets la saignée pour un instant, selon leur système; mais l'effet qui en résulte est bien différent de leurs intentions; car la saignée retardant le mouvement de tous les fluides, & affoiblissant le ressort de tous les solides, il est certain que la lymphe nourriciere séjournera plus longtemps dans ses vaisseaux : aussi le Villageois, toujours industrieux quand il s'agit de ses intérêts, saigne souvent ses porcs, pour les engraisser plus sûrement & plus promptement. Les Ara-

bes, avant de mettre leurs chevaux en liberté dans de verts pâturages, les ſaignent auſſi vers le mois de Mai, pour les engraiſſer. J'aime beaucoup mieux le ſentiment de ceux qui prétendent, en ce cas, exciter une fievre artificielle, qui, par la rapidité du mouvement qu'elle occaſionne dans la circulation, & par l'érétiſme qu'elle procure à toutes les fibres, diſſipe la ſurabondance des humeurs, & détruit en peu de temps la ſurcharge qui s'étoit faite en pluſieurs années.

C'eſt ainſi à peu près qu'agit le café; il maigrit ſi prodigieuſement les perſonnes qui en font un uſage immodéré, qu'il les rend preſque étiques. *Roſinec*, ce Médecin qui prône par toute la ville que le café eſt le remede le plus sûr pour guérir toutes

les maladies, & le moyen le plus efficace pour conſerver la ſanté ; que ſon infuſion convient à tous les ſexes, à tous les âges, à tous les tempéramens, eſt ſi décharné, qu'il paſſeroit plutôt pour un moribond, que pour un homme qui prétend arracher les autres des bras de la mort.

Je goûte trop vos raiſons, dit *Fatmé* au Médecin, pour être tentée de vous faire de nouvelles objections. J'aime beaucoup mieux que vous me teniez parole. Vous m'avez promis de diſſerter ſur le trop d'embonpoint de quelques parties, quoique le reſte du corps ne paroiſſe pas être ſurchargé de graiſſe. Accompliſſez votre promeſſe, tandis que je me ſouviens exac-

tement de tous les principes que vous venez d'établir.

CHAPITRE X.

Du trop d'embonpoint particulier.

Il arrive ſouvent dans les hommes, comme dans les femmes, continua le *Lecchin Bachi*, qu'une partie engraiſſe plus que toutes les autres. Le ventre & les mamelles ſont ſujets à devenir fort amples. Ce ſont toujours les cauſes générales dont je vous ai parlé, qui produiſent cet effet. Il y a encore pluſieurs cauſes accidentelles qui occaſionnent dans les femmes la trop grande éminence de ces parties. La groſſeſſe & les ſuites de couche élevent le ventre & groſ-

ſiſſent les mamelles. Mais ces cas particuliers étant ſuſceptibles des plus grands détails, & exigeant les plus grandes précautions de la part du Médecin, vous me permettrez de paſſer ſous ſilence toute cette théorie, & de ne vous faire mention que des effets qui réſultent des cauſes générales qui produiſent le trop d'embonpoint.

J'ai vu une femme dont le ventre avoit près de deux aunes de circonférence. A peine pouvoit-elle marcher & traîner le poids énorme de ſon corps. Quelques amis lui conſeillerent de porter une ceinture de ſel. Cet avis ne lui paroiſſant pas de difficile exécution, elle ſuivit exactement cette ordonnance, & elle maigrit tellement en peu de jours, qu'à peine pouvoit-

on la reconnoître; ſon ventre diminua des deux tiers, & ſon corps recouvra cette agilité ſi néceſſaire pour la conſervation de la ſanté & de la beauté. Ce ſuccès, qui ſurprit tous ceux qui en furent les témoins, n'a rien de miraculeux, & dont on ne puiſſe rendre raiſon. La ſimple application du ſel commun eſt très-efficace pour diſſoudre toutes les humeurs condenſées par le ſéjour qu'elles font dans les glandes. C'eſt ainſi que les Médecins fondent ſouvent des goîtres prodigieux, qui ſemblent joindre le menton avec la poitrine.

Les femmes Européennes paroiſſent avoir plus d'avantages pour arrêter l'accroiſſement du ventre, que celles qui vivent en Aſie ou dans ces

contrées. Les veſtes des Orientaux ne compriment pas aſſez les inteſtins, qui flottent à leur gré dans le bas-ventre, tandis que les Européennes ſe ſervent de corps très-fermes & de corſets fortifiés de baleine. Ces corps rétréciſſent la capacité du ventre, obligent les femmes à ſe tenir droites, ſoutiennent la gorge, effacent les épaules, & donnent à la taille une grace particuliere.

Le défaut qui réſulte encore du trop d'embonpoint, c'eſt une gorge molle, pendante, & d'un volume énorme. Vous êtes née, belle *Fatmé*, dans un pays où l'on ne craint pas cet inconvénient. Les femmes de la Géorgie, de la Mingrélie, & de la Circaſſie, ont toujours, même dans l'hiver de leur

âge, les tetons auſſi fermes que les Européennes dans les plus beaux jours de leur printemps : auſſi j'ai lu quelque part que ces femmes, dont la gorge prenoit trop d'accroiſſement, ſe ſervoient de bandelettes pour rétrécir les limites que cette partie voudroit franchir.

C'eſt ainſi que le pied, reſſerré dans une *babouche* (1) étroite dès l'enfance, devient mignon, & attire l'attention de l'homme le moins voluptueux. Quelques Médecins ont prétendu que la *méliſſe* pilée, & appliquée ſur les mamelles, les empêchoit de croître ; & *Pline* aſſure, d'après l'expérience, que l'*eſquadre*, poiſ-

---

(1) Eſpece de mule.

ſon, mis deſſus les *bouzolas* (1), les reſſerre tellement, qu'elles reſſemblent à celles des jeunes filles. On enſeigne encore beaucoup d'autres remedes, que l'on regarde comme ſpécifiques dans ce cas; mais ce ne ſont que de ſimples *aſtringens*, qui ne different que par leurs degrés de vertu.

Je viens de vous dire qu'on pouvoit contenir les mamelles de la même maniere qu'on pouvoit empêcher les pieds de prendre trop d'accroiſſement: c'eſt une vérité confirmée par l'expérience. Dans la jeuneſſe, on peut tellement façonner les pieds, qu'ils n'excedent pas une grandeur déterminée; ce qui ajoute encore aux char-

(1) Groſſes mamelles pendantes.

mes d'une jolie personne. Je crois que ce goût naturel de la plupart des hommes pour les petits pieds, est fondé sur un certain principe de délicatesse. En effet, la longueur des pieds dénote presque toujours une basse extraction, une vie exercée par les travaux les plus rudes, une négligence particuliere de tout ce qui peut contribuer à la beauté. Au contraire, rien de si enchanteur qu'un petit pied proprement enchâssé dans une chaussure bien faite. Permettez-moi de vous rappeler à ce sujet l'histoire de *Rhodope*. Cette fameuse courtisane fit bâtir une des pyramides d'Egypte, superbe monument du grand nombre de ses amans, & de l'excès de leurs libéralités. On dit qu'un jour se baignant

dans le Nil (car elle étoit de Naucratis, ville d'Egypte), un aigle enleva un de ses souliers, le transporta à Memphis, & le laissa tomber sur les genoux du Roi. Ce Roi étoit Psamniticus, qui, suivant la coutume du pays, rendoit alors la justice dans une place publique. Le Roi, surpris de la nouveauté de cette aventure, & admirant la beauté du pied par la forme du soulier, envoya des gens dans tous ses Etats, avec ordre de lui amener celle à qui l'on trouveroit le pareil de ce soulier. On trouva que c'étoit *Rhodope*; on l'amena, & aussi-tôt le Roi lui offrit sa main & sa couronne.

Il me paroît, dit *Fatmé*, que ce petit pied a marché à grands pas vers

la fortune. Le vôtre, belle *Fatmé*, eſt un de ceux qui doivent fouler le trône; les fleurs & les plaiſirs doivent naître ſous vos pas, & les dieux mêmes voudroient peut-être avoir aſſez de liberté pour devenir vos eſclaves.

Vous ne parlez pas là le langage de *Bubikir* (1), répliqua *Fatmé* en ſouriant; votre eſprit ne s'eſt pas rouillé dans l'étude de votre art; il a conſervé la galanterie d'un homme aima-

(1) *Bubikir*, *Zacharie*, *Errafis* Arabe, pere de *Rhaſis*, célebre Médecin, qui a beaucoup écrit ſur la Médecine. Il eut, du temps de *Mahomet*, beaucoup de réputation en Turquie.

ble. Mais il eſt temps que vous preniez quelque repos. Je vous attends demain pour m'expliquer tous les principes de la maigreur. Le Médecin, après avoir remercié l'aimable Odaliſque de la bonne opinion qu'elle avoit conçue de lui, prit congé d'elle, & ſe retira plus épris encore qu'il n'étoit des charmes de *Fatmé*.

CHAPITRE XI.

Portrait de la maigreur.

ABDEKER ne tarda pas à revenir; les momens lui paroiſſoient trop longs lorſqu'il étoit éloigné de *Fatmé*. Pardonnez, belle Odaliſque, lui dit-il, ſi le ſujet dont je vais vous en-

tretenir ne peut fournir aucune idée riante à votre imagination : c'eſt vous-même qui me forcez de parler. A peine ai-je jeté quelques regards ſur la maigreur, qu'auſſi-tôt je me ſuis repréſenté la famine, l'envie, la jalouſie, la maladie, renfermées dans une ſombre caverne, & ne reſpirant pour toute nourriture qu'un air peſtiféré. En effet, dans cet état du corps, le viſage s'alonge, les yeux ſont enfoncés, la bouche paroît s'agrandir, les joues ſont creuſes ; la couleur eſt pâle, ſouvent jaunâtre, & quelquefois plombée ; les os ſont éminens, & ſemblent ſortir de leurs articulations ; la poitrine n'offre plus aux yeux que la triſte repréſentation d'une voûte dont on compte les arcs ; les jambes

effilées paroiſſent à peine pouvoir ſoutenir les oſſemens d'un ſquelette qui ſe promene; c'eſt un fantôme qui inſpire de la frayeur à tous ceux qui le regardent. Si les perſonnes ont été avant fort graſſes, la peau ſe ride, & les parties s'amolliſſent. Les endroits du corps qu'on ſouhaiteroit trouver fermes, liſſes, & rebondis, n'offrent à la vue qu'une forme diſgracieuſe, & une ſurface couverte de mille plis, qui annonceroit la vieilleſſe la plus décrépite.

Arrêtez, *Abdeker*, interrompit *Fatmé*; ce tableau eſt trop hideux pour qu'on le conſidere plus longtemps. Voyons plutôt s'il eſt poſſible de remédier à ce triſte état; car je plains fort les femmes douées de ſen-

timent, qui ont les graces auſſi dérangées que vous venez de me le peindre.

Ce ſont préciſément celles qui ont le plus de ſentiment qui ſont le plus ſujettes à ce dérangement, répondit le Médecin. Vous pourrez vous-même le conclure par la ſuite de notre entretien ; mais ne confondons pas nos idées, & cherchons à découvrir la ſource de tant de maux.

CHAPITRE XII.

De la maigreur générale.

LA maigreur générale eſt cet état du corps où le tiſſu graiſſeux ſe trouve preſque aboli, ſoit ſous la peau, ſoit dans l'intervalle des muſcles ; ce qui

arrive lorſqae les cellules de ce tiſſu ſe trouvent privées de cette huile qui doit les gonfler : alors elles ſont obligées de s'affaiſſer les unes ſur les autres, & de ne laiſſer preſque aucune trace de leur exiſtence. Ici ce ſont toutes les cauſes oppoſées à celles qui produiſent l'embonpoint, qui occaſionnent cet état.

Ainſi la premiere cauſe ſera le défaut des parties nourricieres que doit contenir la maſſe du ſang ; la ſeconde cauſe, un vice particulier dans les digeſtions ; enfin les cauſes éloignées, toutes les choſes non naturelles qui tendent, ſoit à fournir peu de ſucs nourriciers, ſoit à diſſiper ceux qu'on a déjà acquis.

Je ne vous parle pas ici de ces maladies qui produiſent une maigreur

générale, telles que les ulceres aux poumons dans la phthyſie, les obſtructions des viſceres dans l'hydropiſie, les abcès au foie dans la conſomption. C'eſt alors qu'on doit mettre en action les plus grands reſſorts de la médecine; c'eſt la ſanté & la vie qui intéreſſent alors, & non pas la beauté.

Or l'état que je viens de décrire peut exiſter ſans qu'il arrive aucune altération ſenſible à la ſanté. C'eſt ainſi que les Ethiopiens, qui vivent ſous un climat chaud & ſec, ſont fort maigres; c'eſt ainſi que le Laboureur qui exerce durement ſon corps pendant la chaleur du jour, & qui ne mange que des alimens groſſiers, a fort peu d'embonpoint; c'eſt ainſi que ce jeune homme voluptueux, qui s'adonne aux femmes

avec excès, porte un visage pâle & défait ; c'est ainsi que ceux qui ont les passions fort vives ont aussi le corps fort maigre.

J'ai connu en Arabie la fille d'un riche *Sangiac* (1). Elle s'appeloit *Zélide*. La tranquillité de son cœur se peignoit sur son visage avec les couleurs de la rose & de la grenade ; son embonpoint & la fraîcheur de son teint lui attiroient les regards de toute la ville ; elle ne s'aperçut de l'amour qu'elle avoit conçu pour un jeune homme, que par la peine qu'elle ressentit quand il fallut se séparer de son amant. *Hali* étoit ce jeune homme qu'elle voyoit tous les jours, & qui avoit su gagner son cœur

(1) Gouverneur de Province.

par la douceur de son caractere & la délicatesse de son esprit. *Hali* avoit embrassé le parti des armes, & occupoit déjà les premiers postes militaires. La guerre déclarée contre le Roi de Perse l'obligeoit à partir aux premiers ordres de la Porte Ottomane. Il s'étoit fait une si douce habitude de vivre avec *Zélide*, qu'il appréhendoit le retour du printemps, qui alloit l'obliger à partir. Son courage le portoit naturellement aux grandes actions; mais il ne verroit plus *Zélide*, *Zélide* qu'il aimoit si tendrement, & dont il recevoit tous les jours mille marques d'amitié. C'étoit une place dont la possession lui étoit chere, & qu'il ne vouloit pas absolument abandonner à aucun rival. Je vais vous

quitter chere *Zelide*, lui dit-il un jour en lui ſerrant tendrement la main, je vais vous quitter; mon bras eſt à ma patrie, & mon cœur eſt à vous. *Zélide* pâlit, & ce fut l'époque de ſes tourmens. Elle ne put rien répondre; un tendre ſoupir fut l'avant-coureur de ſes larmes. Vous êtes trop ſenſée, reprit *Hali*, pour vous oppoſer à ma gloire; plus je ſerai couvert de lauriers, plus je ſerai digne de vous. Vainqueur de nos ennemis, je viendrai vous offrir une main qui aura ſu fixer la victoire, mais qui ne pourra recevoir que de vous ſon bonheur. Croyez-en ce gage de mon amour, lui dit-il en l'embraſſant.

Le pere de *Zélide* entra dans ce moment. *Zélide* ſe retira, confuſe &

agitée, dans ſon appartement. L'alarme & l'inquiétude y ſement leurs ſoucis, & diſſipent les pavots du ſommeil. Ce beau coloris qui éclatoit ſur ſon viſage, fait place à la pâleur, ſon embonpoint diminue. On auroit dit que *Zélide* eût été minée ſourdement par les feux d'une fievre lente qui devoit la conduire inſenſiblement au tombeau. L'inſtant fatal arrive, la trompette a déjà annoncé le départ des guerriers. Adieu, cher *Hali*, dit l'amante déſolée; mon cœur va éprouver de plus rudes combats que ceux où tu t'expoſes. Souviens-toi de *Zélide*, qui te jure une fidélité éternelle. *Hali* part, & abandonne une amante à laquelle il ne reſte plus qu'un ſouffle de vie. Il triomphe de

lui-même, mais jamais triomphe ne lui a tant coûté. Bientôt il ſe préſente à l'ennemi. Animé par l'eſpoir de revoir ce qu'il aime, il porte partout le carnage, l'épouvante, & la mort. Il ne peut différer d'un jour le combat; chaque moment qu'il retarde lui paroît un inſtant qu'il dérobe à *Zélide*. Il attaque avec une poignée de gens une armée entiere; & après avoir fait des prodiges de valeur, il eſt accablé par le nombre des ennemis qui l'enveloppent. Sa mort & celle des ſiens eſt certaine: c'eſt en vain qu'il fait de nouveaux efforts; il eſt terraſſé, & un Tartare lui plonge ſa dague dans le ſein. La fille du *Sangiac* avoit preſſenti ce funeſte événement par des ſonges effrayans qui

avoient redoublé ſon inquiétude & ſa mélancolie. Quoique ſon pere lui apprît cette triſte nouvelle avec beaucoup de précautions, elle déchira ſon voile, & tomba dans une langueur léthargique. Je fus appelé pour la ſecourir. Par mes ſoins, je lui rendis la vie (ſi c'eſt vivre cependant que de paſſer ſes jours dans la triſteſſe & dans la douleur). Je lui conſeillai de partir pour la campagne, afin d'écarter ſes ennuis. Le trait qui l'avoit bleſſée la ſuivoit par-tout, & jamais tout mon art n'a pu refermer la plaie de ſon cœur. Elle ſe ſépara entierement du monde, & elle s'abandonna à l'étude de la philoſophie. Ce moyen, bien loin de réparer ſes forces, devoit encore la maigrir. Quoiqu'elle parût alors plus tranquille,

tranquille, le ſouvenir de ſon amant lui étoit encore cher, & faiſoit ſa principale occupation. Elle s'attendriſſoit aiſément ſur le ſort de deux perſonnes qui ſe juroient un amour mutuel. Lorſque je ceſſai de la voir, elle étoit ſi maigre & ſi décharnée, qu'elle reſſembloit à ces ſpectres dont les os ne ſont recouverts que de la peau; ſes cheveux, qui étoient blonds, étoient devenus noirs; ſes yeux creux & étincelans étoient comme ces lumieres qu'on voit briller la nuit dans un lointain.

Le ſort de *Zélide* me touche beaucoup, dit la tendre Odaliſque. Je comprends bien que l'amour, la triſteſſe, & toutes les autres paſſions, auſſi bien que l'étude, doivent priver

nos corps de leur embonpoint; mais auſſi quel moyen de détruire les paſſions ? Il faut donc être inſenſible ? Peut-être, *Abdeker*, verrez-vous un jour ſe flétrir les appas de *Fatmé*. Ah ! dit le Médecin, s'il eſt ſur la terre quelque heureux mortel qui doive vous inſpirer pour lui de tendres ſentimens, que ce ſoit celui dont vous êtes l'ame, qui ne reſpire que par vous, & qui .... Prenez garde, dit *Fatmé* interrompant le Médecin, dont les tranſports étoient trop vifs, prenez garde; le *Kiſlar-Agaſi* (1) eſt à la porte, & nous écoute peut-être.

---

[1] *Kiſlar-Agaſi*, c'eſt-à-dire, le Gardien des Vierges, ou le Surintendant des chambres des femmes.

Vous perdriez bientôt la vie, ſi cet Eunuque jetoit dans l'eſprit de *Mahomet* quelques ſoupçons ſur notre conduite. Revenons à *Zélide*; ſuppoſons que ſa maigreur ne fût pas l'effet de ſes paſſions, ou qu'elle ait pu les écarter par une force qui n'eſt pas donnée à tous les hommes, comment agiriez-vous dans cette occaſion, pour lui rendre cet embonpoint qui flattoit la vue ſi agréablement? *Fatmé*, répondit le *Lecchin Bachi*, vous me ſoumettez ici à un examen qui exige de la part de celui qui doit répondre, une grande étendue de connoiſſances; j'eſpere que vos lumieres ſuppléeront à ce que j'oublierois de vous dire. J'examinerois donc d'abord pourquoi le ſang ne reçoit pas aſſez de ſucs

nourriciers ; fecondement, je chercherois à conferver dans la maffe du fang les fucs qui y feroient entrés. Je dis d'abord qu'il faudroit connoître pourquoi le fang ne reçoit pas affez de fucs nourriciers, parce que ce feroit agir en aveugle que de vouloir détruire une caufe qui n'exifteroit pas ; en un mot, ce feroit combattre une chimere. Le défaut des parties balfamiques dans la maffe du fang peut venir, ou d'un vice dans les digeftions, ou d'un vice dans le régime.

Le vice dans les digeftions s'étend bien loin, & il faut un œil bien attentif & bien perçant pour le fuivre dans tous fes progrès. En premier lieu, la digeftion qui fe fait dans la bouche peut être mal faite, par le défaut d'un

broiement suffisant des alimens, & par la mauvaise qualité des sucs salivaires. C'est souvent cette cause qui fait maigrir les vieillards. En second lieu, la digestion qui doit se faire dans l'estomac, peut être mal faite par le défaut d'action de ce viscere, & par la mauvaise nature de ses sucs, & par la mauvaise qualité des alimens qu'on a avalés ; ce qui procure presque toujours des cours de ventre qui affoiblissent considérablement le reste du corps, & l'épuisent insensiblement. Si la troisieme digestion, qui doit se faire dans les intestins, est mauvaise, ce qui peut arriver par un grand nombre de causes, il en résulte un chyle grossier, qui ne peut passer dans le sang. S'il y passe, il y porte

alors le trouble & la ſemence d'une infinité de maladies. Je ne vous parlerai pas d'une multitude d'obſtacles que le chyle peut rencontrer dans ſon chemin ; ce ſeroit vous préſenter une foule de queſtions épineuſes qu'un diſciple d'Eſculape doit diſcuter dans ſon cabinet, pour trouver dans chaque occaſion les moyens efficaces qui peuvent remédier à de pareilles cauſes.

Le vice dans le régime peut procurer les mêmes effets. La température trop chaude & trop ſeche de l'air qu'on doit reſpirer, un mauvais choix des alimens qu'on prend, l'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes, un trop grand exercice, les veilles trop prolongées, la ſuppreſſion ou la trop grande abondance de certaines excré-

tions, font autant de caufes qui diminuent l'embonpoint, & auxquelles le Médecin doit faire attention, lorfqu'il s'agit de réparer les pertes qui ont épuifé cette huile qui remplit les cellules du tiffu graiffeux. A-t-on fatisfait à toutes ces vues? on a déjà fait une grande partie de l'ouvrage; mais il refte encore le plus difficile à faire, c'eft de conferver dans la maffe du fang les parties balfamiqnes qui doivent procurer au corps cet embonpoint qui le rend fi flatteur pour les fens. Pour obtenir cet effet, il faut tempérer l'ardeur & l'âcreté des humeurs, modérer la courfe du fang, & donner plus de foupleffe à toutes les fibres. Je confeillerois donc des boiffons douces & des alimens qui fourniffent beaucoup

de mucilage. Le lait, les œufs, les consommés, les viandes des jeunes animaux, le riz, les gruaux, le chocolat rempliroient une partie de mes intentions. Je voudrois encore que le sommeil fût un peu plus prolongé, que l'exercice fût renfermé dans les bornes qu'exige la conservation des forces, que l'esprit fût tranquille & satisfait. Les bains fréquens seroient encore d'une fort grande utilité.

Je croirois, dit la jeune Géorgienne, ce dernier remede excellent. Je me souviens que, dans le temps que je demeurois à *Cotatis* (1), chez *Kara-*

(1) *Cotatis*, ville capitale de la Géorgie.

Isouf, d'avoir vu une de ces Egyptiennes qui n'ont d'autre occupation que d'engraisser les femmes, me parler souvent des bains, & de la maniere de les prendre. Je veux vous rapporter tout ce qu'elle m'a dit sur cet article, afin que vous m'en disiez votre sentiment.

Les Egyptiens, disoit-elle, vivent dans un climat fort chaud, ont plus besoin que tout autre peuple de se laver souvent, pour nettoyer la sueur & la poussiere qui s'attachent à leur peau : c'est pourquoi ils ont des maisons publiques où l'on va prendre les bains. Les femmes s'y rendent en foule, non seulement pour entretenir la propreté de leurs corps, mais aussi pour plaire davantage aux hommes

qui, dans ce pays, eſtiment les femmes à raiſon de leur embonpoint: auſſi ne ſont-elles occupées que du ſoin de s'engraiſſer; & l'on en voit d'une graiſſe ſi prodigieuſe, qu'elles ne peuvent ſe remuer; de ſorte qu'elles ſont obligées d'être continuellement couchées. Afin d'obtenir & d'entretenir cet embonpoint, elles prennent pendant pluſieurs jours des bains d'eau douce légerement tiede; elles y reſtent fort long-temps, y boivent, y mangent, & même y prennent des lavemens. Cette Egyptienne m'a aſſuré qu'en très-peu de temps elles engraiſſoient par ce régime. Lorſqu'elles ſont dans le bain, on leur préſente toutes les demi-heures un bouillon fait avec une poule graſſe remplie

d'amandes douces, de noisettes, de dattes & de pistaches (1). Quand elles

(1) Nous rapporterons ici un fait singulier, qui mérite l'attention de tous ceux qui prennent quelque intérêt à la conservation des graces. M. *Digby*, étant à Paris, prenoit plaisir à montrer le portrait de feu la comtesse *Digby* son épouse, l'une des plus belles femmes de son temps. Il racontoit que, pour maintenir sa beauté, son embonpoint, & la fraîcheur de sa jeunesse, il lui faisoit manger des chapons nourris de chair de vipere; en quoi il avoit parfaitement bien réussi. Cependant, soit que cette nourriture ne fût pas également propre au tempérament de la comtesse, comme propre à conserver sa beauté, soit que le destin ne lui eût donné qu'une carriere très-courte à parcourir, madame *Digby* mourut fort jeune, & au moment qu'on y pensoit le moins. *Ex Miscellaneis*

ont pris quatre de ces bouillons, elles mangent ensuite un poulet gras tout entier, à l'exception de la tête. Plusieurs se font donner dans l'intervalle des bouillons un lavement fait avec la graisse d'ours, ou avec une décoction de son, dans laquelle on ajoute un peu d'huile. Au sortir du bain, on les frotte avec des parfums & des pommades d'une odeur fort suave; après quoi les unes, avant de s'en aller coucher, prennent quelques *myrobolans* (1); les autres avalent une

(1) Ces *myrobolans* sont des fruits de diverses especes; les uns sont citrins ou noirs; les autres sont ronds ou oblongs. Ce sont les Arabes qui en ont introduit l'usage en médecine.

boisson

boiſſon faite avec la gomme adragant & un peu de ſucre candi.

Je trouve, dit *Abdeker*, cette pratique aſſez conforme aux principes que je viens d'établir. Cette Egyptienne ne vous a pas abuſée, lorſqu'elle vous a aſſuré que cette méthode ſe pratiquoit au Caire; & je ſuis perſuadé que, dans tout autre pays moins chaud & moins ſec, on obtiendroit à plus forte raiſon des ſuccès plus prompts & plus conſtans.

CHAPITRE XIII.

De la maigreur particuliere.

IL ne me reſte plus, ajouta le Medecin, qu'à vous entretenir de la mai-

greur de certaines parties. Les mains, la poitrine, les cuiſſes peuvent être décharnées, ſans que le viſage paroiſſe manquer de ſon embonpoint néceſſaire; mais la méthode générale que je viens de propoſer doit ſervir à tous les cas particuliers. On prétend que l'Empereur *Germanicus*, qui avoit les cuiſſes fort maigres, & qui avoit conſulté tous les Médecins pour trouver un remede à ce défaut, ne fut guéri qu'en prenant l'exercice du cheval après avoir mangé. Il eſt des cas où le Médecin doit abandonner cette cure, & le malade ne rien eſpérer que d'un effort ſingulier de la Nature. Une partie amaigrie & deſſéchée par quelque bleſſure ou par une paralyſie, ne peut reprendre ſa

vigueur, malgré tous les ſecours de l'art. Il ne faut pas ſur ce principe accuſer la Médecine d'impuiſſance. Perſonne n'a été aſſez injuſte juſqu'à préſent pour reprocher au Médecin ſon inhabileté, lorſqu'il n'a pas fait repouſſer un membre en place de celui qui avoit été coupé.

Je ne m'ennuie pas, dit *Fatmé*, de vous entendre. Un goût naturel d'apprendre des choſes utiles, m'a rendue peut-être importune auprès de vous. Mon eſprit s'occupe tant des matieres dont vous parlez, que j'oubliois déjà que *Mahomet* doit paroître au Divan, & qu'il ne manquera pas de ſe rendre auprès de moi. Adieu, *Abdeker*; ſongez à gagner la con-

fiance de l'*Hastaler-Agasi* (1). Je vous attends demain après votre visite de l'infirmerie.

CHAPITRE XIV.

Portrait de Mahomet.

A PEINE *Abdeker* fut-il sorti de l'appartement de *Fatmé*, que *Mahomet* entra au Divan (2). *Mahomet* étoit d'une taille médiocre & ramassée. Il avoit un tempérament propre à supporter les plus grandes fatigues, & sa santé n'en avoit reçu aucune atteinte, jusqu'à l'époque de la mala-

(1) Le Chef de l'Infirmerie.

(2) Conseil d'Etat.

die dont le Médecin Arabe le tira ſi heureuſement. Il avoit le teint olivâtre, les ſourcils fort épais, & l'œil ſi fier, qu'il en étoit même farouche. Son nez étoit aquilin, & ſi long, qu'il ſembloit toucher à ſa levre inférieure, ce qui lui donnoit un air redoutable, que ſes actions emportées & ſanguinaires augmentoieut encore. Plus ambitieux qu'*Alexandre*, & auſſi grand guerrrier que *Céſar*, il réuniſſoit les qualités les plus oppoſées. La douceur & la colère, l'humanité & la cruauté ſe ſuccédoient tour à tour. Les vertus étoient ſouvent chez lui le fruit de la réflexion ou de la politique, & les vices toujours l'effet du tempérament. La premiere fois que *Fatmé* s'offrit à ſes yeux, un trouble

involontaire s'empara malgré lui de ſes ſens. Son cœur, qui n'avoit ſenti juſqu'alors que les feux impétueux qu'un ſang vif & bouillant allumoit dans ſes veines, éprouva en ce jour la douceur raviſſante d'une pudique flamme. Accoutumé aux exercices de la guerre, il aſſiégeoit un cœur comme il auroit bloqué une place. Peu fait pour la réſiſtance, ſoldat hardi & entreprenant, toujours couronné par la victoire, il voyoit ſes ennemis baiſer la trace de ſes pieds, & trembler quand on proféroit ſon nom. Uſant des femmes comme de ſes eſclaves, la majeſté étoit aſſiſe à ſes côtés, dans le temps qu'elle auroit dû céder ſa place au plaiſir.

La ſeule *Fatmé*, dans un inſtant,

ſut enchaîner ce lion qui paroiſſoit indomptable, & ce maître qui donnoit des fers à toute l'Aſie. Saiſi de reſpect à la vue de la belle Géorgienne, comme à l'aſpect de quelque divinité, il s'approcha d'elle en baiſſant les yeux, & tomba à ſes genoux. Je dompte, lui dit-il, des hommes qui me ſervent par crainte; vous ſoumettez des cœurs que vous liez par l'amour. Régnez ſur moi, & tout mon empire vous eſt ſoumis; que je regne dans votre ame, je ſuis Roi de l'Univers.

Fatmé, accoutumée auparavant à une vie ſimple & au badinage des jeunes filles de ſon âge, fut interdite & confuſe de tous les honneurs qu'on lui rendoit; ſa timidité lui fit pen-

dant quelque temps garder le ſilence. Prince, lui dit-elle modeſtement, je ſens tout le prix de vos bontés; il n'y a que votre générosité qui puiſſe franchir le grand intervalle qui ſe trouve entre vous & moi. L'amour, repartit vivement l'Empereur, ne connoît pas les conditions; & ſi quelqu'un peut douter qu'il ſoit aimé pour lui-même, c'eſt celui qui tient en main la ſuprême puiſſance. Nous aimons peut-être celui qui nous a tirés du néant, moins par rapport à lui-même, qu'à cauſe de ſes bienfaits. Le ſentiment que nous avons pour lui eſt moins amour que reconnoiſſance. Régnez, commandez dans ce palais; que tout s'empreſſe à vous plaire, que tout obéiſſe à vos lois.

Le reſte de la journée ſe paſſa dans les fêtes les plus galantes. *Mahomet*, négligeant pour quelque temps le ſoin de ſon Empire, ordonnoit lui-même les bals, les feſtins, les concerts, pour amuſer l'objet de ſa tendreſſe. C'étoit un *Hercule* aux pieds d'*Omphale*; il ne ſongeoit plus qu'à filer des jours tranquilles & délicieux.

Après que *Mahomet* eut donné à *Fatmé*, en préſence de toute ſa cour, les marques les plus ſinceres de ſon amour, on la conduiſit à l'appartement qui lui étoit deſtiné : là, elle reçut les complimens de ſes concurrentes, qui vouloient juger d'une beauté qui faiſoit tant de bruit dans le ſérail. Quelques-unes avouerent qu'elle étoit digne du mouchoir, &

d'autres, moins ſenſées, ou plus jalouſes, lui attribuoient des défauts qu'elle n'avoit pas. *Irene*, la favorite, réſolue de conſerver le cœur du Sultan qu'elle aimoit, fit une démarche dont ſon rang la diſpenſoit; mais ſon intérêt ſubjugua ſa vanité. Elle fut viſiter la nouvelle Odaliſque & la complimenter ſur ſes charmes. Après l'avoir comblée d'éloges, & diſpoſée par un diſcours inſinuant, elle la tira à l'écart, & lui dit : Je connois tous les ſentimens de l'Empereur à votre égard; il a pu m'aimer avec plus de fureur, mais il ne m'a jamais aimée avec tant de délicateſſe. Je ſuis trop équitable pour vous en faire un crime; ce ſeroit inſulter aux Dieux qui vous ont faite ſi belle. Cependant

me verrois-je aujourd'hui méprifée ſans me plaindre? Ce ſeroit donc en vain que je me ſerois attaché le Sultan, en briſant ſes fureurs contre ma docilité, en fléchiſſant ſon humeur altiere par ma patience, en fixant ſes caprices par ma conſtance. Un ſeul de vos regards a pu renverſer tous mes innocens artifices, & m'enlever un héros que j'aime, malgré tous ſes défauts. Je ſais bien qu'adroitement vous avez refuſé de couronner ſa flamme. Peut-être les préjugés de l'enfance, ou la pudeur d'une ame bien née, vous ont-ils fait éloigner un moment que *Mahomet* impatient précipitera bientôt, qu'*Irene* redoute, puiſqu'il lui enleve ſon amant, & que *Fatmé* déſire peut-être dans le

fond de ſon cœur, puiſqu'il lui fera partager les honneurs du trône avec le plus grand conquérant de l'Univers. Raſſurez, chere Odaliſque, une amante déſeſpérée. Serez-vous la cauſe de l'infortune & de la mort d'*Irene*, en cherchant à plaire à ſon amant, & en vous livrant tout entiere aux feux qui l'embraſent? Parlez; que dois-je craindre ou que dois-je eſpérer?

Je ne ſais, aimable Sultane, répondit *Fatmé*, ſi je ne ſerai pas trop indiſcrete, en vous ouvrant mon cœur, ou ſi vous me croirez aſſez ſincere pour ajouter foi à mes paroles. Je vous avoue que n'ayant pas brigué les honneurs qu'on me deſtine, je m'en verrai privée ſans peine; & je ſerai d'autant moins ſenſible à leur perte,

que l'amour de l'Empereur ne me touche nullement, que ſes bontés me rendent confuſe ſans m'émouvoir, & que ſon indifférence me cauſeroit moins d'alarmes que ſa paſſion.

La Sultane parut contente de cette réponſe; elle embraſſe *Fatmé* en ſe retirant, & lui dit qu'elle pouvoit compter ſur ſon amitié. Pendant que cette intrigue ſe paſſoit dans le ſérail, *Mahomet* ne cherchoit que de nouveaux moyens pour plaire à *Fatmé*, & pour ſoumettre ſon ame, qui avoit paru inſenſible à la déclaration de ſes feux. Cette réſiſtance étoit un nouvel aiguillon à ſon amour, & *Mahomet* ne connoiſſoit point d'obſtacles qu'on ne puiſſe ſurmonter. Il fit conſtruire

le *génisarai* (1), où devoient se déployer toute sa grandeur & toute sa magnificence, par la vaste étendue des bâtimens, la richesse des meubles, & la beauté des jardins. Pour remplir son dessein, il rappela le *Pacha Ibrahim*, homme fort intelligent, qui avoit été très-attaché à la *Despene* (1) *Marie*, belle-mere de l'Empereur. Ce Pacha conduisit les travaux avec tant de promptitude, qu'en très-peu de temps l'empereur y put loger *Fatmé* avec toute sa cour. Ce ne fut qu'après sa convalescence que le Sultan

(1) Le nouveau Sérail.

(2) Qualité qu'on donne aux Princesses Grecques.

y entra pour la premiere fois. La visite qu'il avoit rendue dans ce moment à la belle Géorgienne avoit été fort courte, à cause de la multitude d'affaires qui avoient été négligées pendant sa maladie, & que l'intérêt de l'Etat exigeoit qu'on réglât sans délai. C'étoit pour les affaires mêmes que *Mahomet* se trouvoit au Divan, moins pour demander conseil aux Visirs, que pour suivre une certaine forme de gouvernement, & pour n'être pas regardé comme le seul auteur des fâcheux événemens qui pouvoient suivre quelques entreprises hardies.

Il ne manqua pas d'aller trouver *Fatmé*, comme elle s'y attendoit, au sortir du Divan, où la guerre contre *Scanderberg* avoit été résolue. Vous

êtes, dit-il en apercevant la jeune Odaliſque, le principal ornement de mon Empire; ces ſuperbes bâtimens que j'ai fait conſtruire pour vous, & qui annoncent ma grandeur, ne ſeroient qu'une obſcure retraite, s'ils n'étoient éclairés par votre préſence. Ce n'eſt pas ſans un grand déplaiſir & ſans un grand effort ſur moi-même, que je vous quitte pour quelque temps : je vais montrer à mes troupes l'ennemi qu'elles doivent attaquer, & auſſi-tôt je reviens à vos genoux. *Fatmé*, qui ne ſentoit pas pour le Sultan le même feu dont elle brûloit en ſecret pour *Abdeker*, lui répondit par un diſcours qui tenoit plus de l'adreſſe & de la politique, que de l'amour. Je ne veux point, lui dit-elle,

mettre aucun obſtacle à votre gloire; l'affront retombe également ſur celui qui en eſt la cauſe, comme ſur celui qui en eſt le ſujet. Ménagez cependant des jours qui ſont ſi précieux à vos Etats; que tous vos peuples ont craint de voir s'éteindre, & que la ſcience du ſeul *Abdeker* a pu conſerver. Elle frémit après avoir prononcé le nom d'*Abdeker*, qui lui étoit ſi cher; elle craignit que l'Empereur ne ſoupçonnât ſon cœur de prendre un intérêt trop vif à tout ce qui pouvoit regarder ce Médecin; mais le Sultan interpréta ce frémiſſement à ſon avantage; il crut qu'un pareil mouvement ne partoit que de la ſenſibilité de ſa maîtreſſe, & de l'amour qu'elle avoit pour lui. Flatté de cette marque de

tendresse, il lui tint les propos les plus tendres, ne la quitta qu'après avoir passé la plus grande partie de la nuit avec elle, nuit où l'amant sentoit toute la force d'une bonne convalescence, & ne vouloit cependant rien obtenir que de la libéralité & de la reconnoissance de sa maîtresse, nuit où la jeune Odalisque mit en œuvre toutes les ruses & tous les détours imaginables pour arrêter les entreprises d'un amant passionné, sans l'aigrir, & d'un maître despotique, sans l'irriter (1).

---

(1) Cette résistance aux désirs d'un Sultan qui ne connoît d'autres lois que sa volonté, nous a surpris, & surprendra sans doute nos lecteurs. Nous en trouverons ce

pendant encore un exemple dans son histoire. Lorsque *Mahomet*, en 1470, se rendit maître de Négrepont, il fit prisonnier *Paul Erizo*, qui en avoit été nommé Gouverneur par les Vénitiens. Cet homme, d'un rare courage, avoit une fille nommée *Anne Erizo*, qui fut aussi faite esclave. Comme elle étoit d'une grande beauté, les Janissaires la présenterent à l'Empereur, qui accepta volontiers un trésor aussi précieux. Jamais *Mahomet* ne put la fléchir; & cette généreuse fille aima mieux mourir, que de consentir aux désirs d'un ennemi qui, manquant à sa parole, avoit inhumainement fait mourir son pere.



CHAPITRE XV.

Siége de Croye.

MAHOMET partit le lendemain à la tête de deux cent mille hommes; il alla camper dans les plaines qui sont au dessous de Croye, ville d'Albanie, située sur un rocher escarpé. Les avantages de cette situation, soutenus des secours de l'art, la faisoient passer pour imprenable, ou la mettoient du moins en état de ne craindre que la famine. Le sultan en avoit déjà fait une fois le siége sous les ordres d'*Amurat* son pere; mais cette capitale des Etats de *Scanderberg* fut défendue alors avec tant de valeur & d'adresse,

que les Ottomans furent obligés de lever le ſiége, après la perte de la partie la plus conſidérable de leur armée. *Amurat* en eut un regret ſi vif, qu'il en tomba malade, & mourut de honte de n'être pas venu à bout de ſon entrepriſe.

Scanderberg étoit ce même ennemi que l'Empereur Turc alloit encore combattre; ennemi redoutable, & qui fatigua plus *Mahomet* par ſon courage & par ſa conduite, que toutes les ligues mal concertées des Princes de l'Europe. Perſonne, comme ce Roi des Albanois, n'avoit ſu juſqu'alors profiter ſi bien de la bizarre diſpoſition d'un pays coupé de bois, de montagnes, & de fâcheux défilés. Par des mouvemens prompts & judicieux, ou

par des embuſcades réfléchies, il embarraſſoit & ruinoit continuellement ſes ennemis. Tantôt, ſemblable à ces torrens qui ſe gonflent en un inſtant, il entraînoit tout ce qui ſe recontroit dans ſon paſſage. Tantôt ſemblable à la foudre, il pénétroit dans les lieux qui en paroiſſoient le plus à l'abri. Les armées innombrables des Turcs auroient toujours pu l'envelopper en raſe campagne. En habile Capitaine, il avoit recours aux ruſes. Par ce moyen, il ménagea le ſang de ſes ſoldats, défendit la liberté de ſon Royaume, & oppoſa une digue inſurmontable à l'ambition de l'Empereur Ottoman. L'armée campée ſous le canon de Croye, *Mahomet*, ſuivant ſa coutume, viſita les dehors de

la place, & la fit ſommer de ſe rendre ; mais la garniſon ne répondit à la chamade qu'à coups de traits & d'armes à feu. Cette réponſe fut ſuivie d'une ſortie inopinée & des plus vigoureuſes, où périt un grand nombre de Turcs. De ſon côté, le Sultan infatigable preſſa le ſiége par des attaques très-vives. La réſiſtance des aſſiégés & les diverſions de leur Général laſſerent la patience de *Mahomet*, & lui firent comprendre qu'ayant un adverſaire qui ſe défendoit ſi bien, la conquête de l'Albanie devoit durer plus d'une année. L'image de *Fatmé* d'ailleurs ſe préſentoit ſouvent à ſon eſprit ; il brûloit du déſir de la revoir, & de triompher de ſon cœur. La gloire le retenoit encore ; mais l'amour l'em-

porta cette fois. Il préféra les myrtes aux lauriers. Il laissa donc le commandement de son armée à *Mustapha* & à *Balabanus*, qui étoit entré le premier les armes à la main dans Constantinople. Ces deux Généraux eurent ordre de changer le siége de Croye en blocus. Cet ordre donné, *Mahomet* part, & revole à son sérail.

CHAPITRE XVI.

Des bains, & de la blancheur de la peau.

PENDANT l'absence de l'Empereur, *Abdeker* rendoit de fréquentes visites à *Fatmé*, qui lui devenoit de jour

jour en jour plus chere. La Sultane, pour autoriſer ces viſites, & pour écarter les ſoupçons des ſurveillans, feignit une légere indiſpoſition. Sur l'avis de ſon Médecin, elle devoit le lendemain aller au bain, & y prendre le ſerquis (1).

Les bains du ſérail étoient le bâtiment de Conſtantinople qui fut conſtruit avec le plus de magnificence & de goût. On entroit d'abord dans un veſtibule pavé de marbre, dont le deſſein formoit la plus agréable moſaïque : de là on paſſoit dans une chambre entourée de ſophas, ſur leſquels on pouvoit ſe repoſer avant d'entrer au bain. Après s'être désha-

(1) Voy. l'obſervation premiere.

billé dans cette chambre, on entroit dans la ſalle où étoient les bains: elle étoit ornée de ſix colonnes de jaſpe, qui ſoutenoient une coupole toute vitrée. La muraille étoit incruſtée de nacre de perle, qui, produiſant de tous côtés des reflets de lumiere ſur celle qui ſe baignoit, donnoient à la peau un éclat qui la rendoit plus blanche & plus unie. La baignoire, qui étoit poſée au milieu, avoit la forme d'une coquille, & étoit ſoutenue ſur une eſpece de trône dreſſé avec le corail, les coquillages, & les perles les plus rares. Ce trône ſervoit à cacher les tuyaux, dont les uns fourniſſoient de l'eau chaude, & les autres de l'eau froide; de ſorte que la jeune Odaliſque pouvoit donner à ſon bain le de-

gré de chaleur qu'elle ſouhaitoit. Sur un des côtés de cette ſalle, il ſe trouvoit une chambre où l'on faiſoit bouillir des plantes aromatiques dans de grandes chaudieres. On en diſtribuoit artiſtement la vapeur par des canaux qui, en même temps qu'ils répandoient par toute la ſalle une douce chaleur, y exhaloient encore une odeur agréable. A l'oppoſite de cette chambre, on en avoit pratiqué une autre, ornée de ſuperbe tapis. Sous un dais éblouiſſant par la quantité de pierres précieuſes qui y étoient attachées, on voyoit un lit formé par le plus tendre duvet. Autour de ce lit, on brûloit dans des caſſolettes d'or les aromates les plus ſuaves de l'Orient. C'étoit là que pluſieurs femmes deſ-

tinées à cet emploi attendoient *Fatmé* au ſortir du bain pour eſſuyer ſon corps & le frotter des plus douces eſſences ; c'étoit là auſſi qu'après avoir été parfumée d'odeurs gracieuſes, la jeune Odaliſque devoit prendre quelques heures de repos, & ſe livrer entre les bras d'un ſommeil doux & voluptueux.

Le *Lecchin Bachi* ſe préſenta à la porte de ce lieu délicieux ; le *Hammangi Bachi* (1) héſite à le faire entrer dans un endroit où aucun homme, excepté l'Empereur, ne pouvoit pénétrer ; mais *Abdeker* lui remontrant que *Fatmé* étoit indiſpoſée, qu'elle avoit beſoin de ſon ſecours, & que

(2) L'Intendant des bains.

c'étoit mal faire sa cour à *Mahomet*, que de laisser languir l'objet qui lui étoit le plus cher, il ouvre la porte, & le Médecin parvint jusqu'à l'endroit même où la charmante Géorgienne prenoit le bain. Les graces nues de *Fatmé*, voilée seulement d'une nappe d'eau transparente, fixerent tous ses regards ; son cœur nageoit dans la volupté, ses yeux étoient animés par le plaisir ; mais sa bouche restoit fermée par la présence des femmes qui servoient leur maîtresse.

De son côté, *Fatmé* brûloit au milieu des eaux ; son air satisfait paroissoit répondre aux désirs d'*Abdeker*. Tantôt, affectant de changer de situation, elle découvroit au Médecin des trésors dont la possession devoit être

regardée comme le bien suprême; tantôt, s'élevant un peu plus à la surface de l'eau, elle montroit une gorge qui sembloit appeler les baisers. Il lui étoit également dangereux de laisser transpirer ses feux; & sa contrainte étoit si grande, qu'elle se repentoit presque d'avoir fait venir son Médecin, qui, de son côté, pouvoit à peine respirer, & pour lequel tant de plaisirs devenoient un cruel tourment: moment épineux, dans lequel *Abdeker* avoit besoin de toute sa prudence & de toute sa sévérité pour lui-même. Il songea à distraire ses idées, dans l'instant même que ses sens étoient flattés le plus agréablement.

Il est temps, dit-il à *Fatmé*, de

prendre une taſſe de ſerquis ; le bain a ſuffiſamment ouvert les pores, & la tranſpiration ſera libre & abondante. Auſſi-tôt *Chryſogolite* (1), qui étoit la fille dans laquelle *Fatmé* avoit le plus de confiance, apporte une grande taſſe faite d'une ſeule agathe. *Abdeker* eut le plaiſir de verſer lui-même le ſerquis, & de le préſenter à la charmante Odaliſque, qui le remercia fort obligeamment, en l'aſſurant que jamais elle n'avoit trouvé cette liqueur ſi délicieuſe, & que des remedes pris d'une main auſſi eſtimable ne pouvoient procurer que de ſalu-

(1) Signifie pierre précieuſe de couleur d'or.

taires effets. J'ai pris aujourd'hui la place de l'Echanſon des Dieux, répondit *Abdeker*; je voudrois, comme lui, vous verſer l'immortalité. La converſation devenoit intéreſſante; mais heureuſement il n'y avoit de témoins que *Chryſolite*, & quelques nains ſourds & muets qui l'accompagnoient. Cependant il eût été dangereux de continuer ſur le même ton; pluſieurs femmes qui étoient dans les chambres voiſines, auroient pu entendre, & comprendre que tant de zele ne partoit pas des ordres de l'Empereur. *Abdeker*, malgré les tranſports de ſon amour, le ſentit bien, & crut veiller à la ſûreté de l'aimable Géorgienne, que de parler de

choſes indifférenres, & de rappeler ſes idées ſur ce qui avoit fait l'objet de leurs précédentes converſations.

Vous êtes, dit-il, un miroir ſi excellent de la beauté, qu'on ne peut vous regarder ſans penſer à ce précieux avantage du corps, & ſans déſirer de le conſerver lorſqu'on le poſſede, ou de l'acquérir lorſque malheureuſement on en eſt fruſtré. Vous êtes convenue avec moi qu'il y avoit des moyens pour réparer les torts que trop d'embonpoint ou de maigreur pouvoit faire à la beauté. Il me reſte encore à vous parler d'une choſe d'autant plus intéreſſante, qu'elle frappe d'abord les yeux. C'eſt la couleur de la peau, qui peut être pâle, jaune, biſe, baſannée, noirâtre, vio-

lette, & cauſer à notre vue une ſenſation déſagréable, parce qu'elle ſuppoſe un vice particulier dans celui qui a une peau ainſi colorée. Sans avoir égard au ſentiment des Ethiopiens, qui croient qu'une peau bien noire & un nez fort épaté ſont deux choſes eſſentielles à la beauté, je ne vous parlerai que de l'opinion reçue dans nos climats, où l'on penſe qu'une peau bien blanche, ſur la ſuperficie de laquelle ſe trouve répandu un vernis de roſe, eſt la couleur la plus parfaite & la plus agréable. Je croirois volontiers cette opinion aſſez raiſonnable, d'autant qu'un pareil teint annonce toujours une bonne conſtitution, & que la ſanté ne peut être dérangée ſans que cette couleur ne

ſe trouve altérée : elle eſt auſſi le ſigne caractériſtique du tempérament. On peut diſtinguer aiſément, par la couleur de la peau, un bilieux d'un ſanguin, & un pituiteux d'un mélancolique ; mais les perſonnes d'un tempérament ſanguin ſont ſur-tout celles dont les couleurs ſont les plus vives & les plus belles. Il eſt bien juſte qu'une pareille complexion reçoive des mains de la Nature les plus grands avantages de la beauté, puiſque c'eſt cette conſtitution qui diſpoſe le plus efficacement aux plaiſirs des ſens.

Serois-je de ce tempérament ? dit *Fatmé* à *Abdeker*. Il me paroît que c'eſt avec beaucoup de complaiſance que vous lui prodiguez vos éloges

J'ai cependant entendu dire que les perſonnes de ce tempérament étoient laſcives, inconſtantes, coleres, & emportées.

J'avoue, répondit le Médecin, que cela eſt en quelque ſorte vrai; mais, belle *Fatmé*, vous avez toutes les vertus de ce tempérament, ſans en avoir les vices; votre corps en poſſede toutes les bonnes qualités, & votre ame eſt de la trempe de celle des ſages.

Vous ſavez, répliqua *Fatmé*, vous tirer avec adreſſe d'un ſentier épineux. J'aurois cependant encore quelques objections à vous faire; mais continuez.

Il y a pluſieurs cauſes internes, reprit le Médecin, qui peuvent faire changer

changer cette couleur blanche & vermeille dont je vous parle. Par exemple, le dérangement de l'estomac, les obstructions du foie, la suppression du tribut lunaire, & mille autres causes, qui, portant des atteintes cruelles à la santé, insultent, par contre-coup, la beauté. Mais vous me dispenserez de vous faire mention de la cure de pareils maux; ce seroit pénétrer dans le sanctuaire même de la Médecine, & je vous ai seulement promis que nous nous promenerions dans ses jardins.

Les causes externes sont toutes celles qui font partie de notre régime de vivre. D'abord l'air a une puissance toute particuliere pour entretenir ou flétrir les lis & les roses d'un beau teint : de là vient que ceux qui habi-

tent des régions tempérées, sont fort blancs & bien colorés : de là vient que les personnes qui s'exposent à la trop grande ardeur du soleil sont hâlées. Les trop longues veilles, les grands travaux, aussi bien que le sommeil trop prolongé, gâtent les couleurs. Le chagrin, la crainte, la trop grande application, les remords de la conscience, tous les plaisirs charnels pris à l'excès, produisent le même effet. L'amour lui-même, qui devroit protéger des sujets qui lui sont dévoués par le désir, mais qui sont retenus par des motifs ou des préjugés puissans, a quelquefois la cruauté de marquer leur visage à un coin qui ne peut s'effacer que par le remede qu'ils ont négligé. C'est ainsi

qu'on voit plusieurs filles avoir les pâles couleurs ou la jaunisse, pour avoir refusé à l'amour le sacrifice qu'il exigeoit d'elles.

Dans ce moment, *Fatmé* regarda *Chrysolite*, qui portoit encore sur le visage des traits d'une rare beauté; mais elle avoit les joues bouffies, les paupieres gonflées, le teint un peu jaune, & un cercle bleuâtre autour des yeux. Je pense, dit la jeune Odalisque, que *Chrysolite* est dans la classe des personnes dont vous parlez; elle aura besoin de vos conseils. Vous me paroissez un Médecin qui ne prescrit que des remedes aussi satisfaisans pour le goût, qu'efficaces pour combattre les maladies.

Chrysolite, qui ne s'imaginoit pas

devenir le ſujet de la converſation, rougit. Elle ſentoit bien toute la vérité d'un pareil diſcours; mais ſon ame étoit ſi agitée, qu'elle ne trouva pas de meilleur moyen pour éviter les regards de *Fatmé* & les queſtions d'*Abdeker*, que de ſe retirer entre deux croiſées; ce qu'elle ne put faire ſans qu'on s'aperçût de ſon embarras.

Le mauvais choix & la trop grande réplétion d'alimens, continua *Abdeker*, ſont encore de ces cauſes qui dépravent le coloris de la peau. On dit que l'uſage du pain d'orge rend plus pâles les perſonnes qui en mangent, que celles qui mangent du pain de froment ou de *maïs*. (1). On croit

(1) On appelle *maïs* le blé de Turquie.

aussi que le *cumin* & l'*ammi* (1) détruisent les couleurs par une vertu qui leur est propre. C'étoit par de tels moyens que les sectateurs de *Portius Latro* imitoient l'excessive pâleur de cet Orateur. C'est aussi par ces moyens que *Julius Vindex* trompoit l'Empereur *Néron*, en contrefaisant le malade. Les viandes salées & desséchées ne produisent que des humeurs grossieres, & ne sont capables que d'altérer les graces d'un beau teint. Les eaux bourbeuses & d'une mauvaise qualité produisent le même effet. Je me souviens d'avoir lu que lorsque

(1) L'*ammi* & le *cumin* sont des especes de semences qui ressemblent assez à de l'anis.

nos peres vouloient connoître la bonté des eaux d'un pays, ils consultoient la couleur du visage des habitans. Enfin il faut que toutes les secrétions & les excrétions qui se font dans le corps, se fassent d'une maniere exacte; on ne peut, sans cette condition, obtenir un coloris parfait. Pour peu qu'on y fasse attention, il n'y a pas d'homme qui ne porte sur son visage les marques d'un ventre trop libre ou trop resserré, & les signes de la suppression d'une humeur qui devoit être séparée dans des couloirs particuliers. Je reprends toutes ces causes, afin de vous détailler les remedes qui peuvent être appliqués à chaque circonstance.

Plus les intempéries de l'air sont

marquées, plus aussi la peau peut en recevoir de dommages. Il faut donc éviter avec soin un air ou trop chaud ou trop froid, & par conséquent le vent glacial du nord & le vent orageux du midi. Les anciens, qui vendoient des esclaves, comme on sait, dans le *Bazar* (1), leur couvroient le visage avec une espece de terre *cimolée* (2), pour garantir leur teint des impressions d'un air trop vif. On m'a assuré que les Genevoises se frottoient le visage avec le suc de *morelle* (3),

(1) Marché où l'on vend les esclaves.

(2) C'est une bourbe qui reste au fond des cuvettes de ceux qui repassent les instrumens de fer ou d'acier.

(3) C'est une plante fort adoucissante, rafraîchissante, & même narcotique.

lorſqu'elles étoient obligées d'aller au ſoleil. Mais je ne vois rien de mieux pour ſe garantir du hâle, que de porter un voile, comme c'eſt la coutume de ce pays. Si cependant, malgré toutes les attentions qu'on auroit apportées, la peau ſe trouvoit hâlée, on ſe ſerviroit avec ſuccès des eaux diſtillées de roſes, de lis, de fraiſes, de féves, de melons, de pimprenelle, du lait d'âneſſe, du lait de femme, enfin de pluſieurs autres remedes rafraîchiſſans & adouciſſans. Je connois quelques femmes qui prennent un ſoin particulier de leur beauté; elles m'ont aſſuré que rien ne blanchiſſoit mieux la peau que de s'expoſer le ſoir au ſerein, ou de ſe promener au bord de l'eau, lorſqu'il s'éleve un peu de brouillard,

J'entrerai dans un plus long détail sur cet article, lorsque je vous parlerai des taches de rousseur. En attendant, je vais vous faire part d'une observation qui revient assez bien au sujet que je traite.

Une jeune Turque nommée *Zinzima* étoit esclave d'*Azor*, *Kadilesquer* (1) d'Erzerum ; elle étoit fille d'un *Bostangi* (2) de Constantinople. *Azor* l'occupoit à la culture des plantes de son potager; & comme il aimoit beaucoup le jardinage, il partageoit quelquefois les travaux de *Zinzima*. Cette jardiniere avoit l'œil brun & vif, le visage assez régulier, & la peau bazanée. Au reste, elle

(1) Premier Magistrat d'une ville.

(2) Jardinier du Sérail.

étoit grande, bien faite, prompte & adroite dans tout ce qu'elle faisoit, sensée dans ses réponses, enjouée dans ses propos, amusanre par certaines agaceries innocentes. Le *Kadilesquer*, homme d'un excellent caractere, avoit perdu, depuis six mois, une femme qu'il aimoit beaucoup. Il avoit abandonné son *haram* (1), pour se livrer tout entier à sa douleur, & vivoit seul dans une maison de campagne qu'il avoit aux environs d'Erzerum. En quittant la ville, il avoit juré de ne jamais engager son cœur dans les fers de l'amour; & pour être plus fidele à son serment, il vouloit

(1) On n'appelle *sérails* que les lieux où sont renfermées les femmes du Grand-Seigneur; les autres sont nommés *harams*.

vivre dans la solitude. D'abord il ne fit pas d'attention à *Zinzima*; mais ses pleurs se tarissant peu à peu, il vit cet objet sans aucun nuage. Il comptoit que la jeune jardiniere se trouveroit fort contente & fort honorée de satisfaire sa passion; il approche d'elle d'un air fort assuré, & l'attaque comme une place qui ne devoit pas se défendre. *Zinzima*, qui étoit ambitieuse, & qui avoit autant de dissimulation dans le cœur que de pénétration dans l'esprit, fit la plus forte résistance, & lassa tous les efforts du *Kadilesquer.* Elle prétendoit, par cet obstacle, augmenter l'ardeur d'*Azor*, & changer ce feu, que sans doute un célibat trop long avoit allumé, en une passion qui lui procure-

roit les plus grands avantages. *Azor* effectivement ne se rebuta pas de cette premiere tentative, & mit plusieurs fois en usage les prieres & les menaces, les récompenses & les mauvais traitemens. L'inébranlable fille du *Bostangi* ne céda pas. Enfin le *Kadilesquer* désespéré lui demanda un jour ce qu'il falloit qu'il fît pour qu'elle daignât consentir à ses désirs. Il est donc temps de parler, lui répond la jeune Turque. Eh bien, je ne me livrerai jamais à vos transports, que vous ne consentiez à m'épouser. Je veux être votre femme, & non pas le vil instrument de vos plaisirs. A peine auriez-vous satisfait votre passion, que vous me feriez conduire dans votre haram, pour augmenter le

nombre de ces esclaves qui tremblent au nom d'un seul homme, dans le temps qu'elles devroient être son égal.

Azor sourit, entendant une pareille proposition. Tu ne te souviens pas sans doute de ta condition, aimable Jardiniere, lui dit-il, ou tu oublies que tu parles à un Juge qui fait tout trembler devant son tribunal ? Je sais, répondit *Zinzima*, que, dans l'Empire Ottoman, un Turc ne se détermine que par choix, lorsqu'il prend une femme, & qu'il n'a point d'égard à la naissance, qui n'est que le fruit d'un sort aveugle.

Azor comprit bien qu'il avoit à lutter contre un adversaire dont les forces étoient peu communes ; il songea à le surprendre dans ses retranche-

mens, plutôt que de le combattre de front. Il imagina donc de propoſer à *Zinzima* une choſe qui lui paroiſſoit impoſſible. Je veux bien, lui répliqua-t-il, me ſoumettre à la force de tes raiſonnemens, & changer ta condition d'eſclave en celle de ma femme, ſi tu peux toi-même changer ton teint bazané, & le rendre auſſi blanc que le lait, & auſſi éclatant que la neige.

Une telle propoſition auroit déſeſpéré toute autre que *Zinzima*, qui avoit naturellement le teint fort brun; mais elle avoit aſſez de reſſources en elle-même pour ſurmonter tous les obſtacles. Elle ſavoit que je me rendois quelquefois auprès de ſon maître; elle m'arrêta un jour comme j'allois le joindre dans ſon jardin. Après un diſ-

cours, où elle me peignit toute la passion d'*Azor* pour elle, & l'amour qu'elle avoit pour lui, elle me fit part des conditions que son maître imposoit à leur union. Je réfléchis long-temps sur la maniere dont je pouvois faire réussir le projet de l'aimable Jardiniere. Je lui conseillai d'amollir d'abord sa peau, en la lavant souvent avec le lait de chevre. Quelques jours après, je lui apportai une pommade composée avec l'huile de ben, le bismuth & la cire, à laquelle je donnai depuis le nom de *fard* (1); aussi-tôt elle en couvrit son visage, qui devint aussi blanc que la neige. *Azor* fut surpris de cette métamor-

---

(1) Voy. l'observation II.

phofe; & concevant bien que cet effort de *Zinzima* étoit une nouvelle preuve de fon amour, il lui tint parole, & l'époufa.

J'admire, dit *Fatmé*, la conduite de *Zinzima*, & je fuis auffi furprife de fa réfolution, que de la maniere dont vous avez contribué à la réuffite de fon projet. On ne peut pas toujours expliquer la conduite des femmes, dit *Abdeker*; quelquefois on pénétreroit plutôt les fecrets de la Médecine, que je vous ai entendu qualifier de myftérieufe. Pour rendre plus conftant ce phénomene qui dégagea *Azor* de fon ferment, je confeillai à *Zinzima* d'ufer d'un régime de vivre fort exact, & je le lui prefcrivis prefque auffi févere qu'à un convalefcent;

car qui veut conſerver le beau coloris de ſon teint, ne doit engendrer que de bonnes humeurs, ce qu'on ne peut obtenir qu'en vivant ſobrement, & en apportant une grande attention dans le choix des alimens. Je l'engageai donc à fuir les alimens indigeſtes & d'un mauvais ſuc, les eaux de mauvaiſe qualité, les fruits âcres & venteux, les ragoûts trop ſalés & trop épicés.

Nos peres avoient une certaine prévention ſur le choix des alimens dont on devoit uſer pour conſerver la beauté. Ils prétendoient qu'en mangeant du lievre pendant ſept jours de ſuite, on en devenoit plus beau & mieux coloré. *Dioſcoride* aſſure qu'on donne plus de luſtre à ſon corps & à ſes cou-

leurs, en mangeans des pois chiches & des figues grasses, & en se purgeant de temps en temps avec l'agaric. quelques Médecins assurent que le poivre, la cannelle, le safran, les asperges ont une vertu particuliere pour relever l'éclat de la peau; mais tous ces médicamens n'operent cet effet, qu'en ce que tantôt ils aiguillonnent la lenteur des digestions, & que tantôt ils divisent les humeurs qui croupissoient dans les vaisseaux; ce qui les fait rentrer naturellement dans la classe des cosmétiques, qui n'agissent que par une vertu déterminée; ce qui empêche en même temps d'admettre dans les choses, des qualités spécifiques qui n'y sont pas, ou qui seroient tout au plus des qualités oc-

cultes, dont la ſaine raiſon ne peut s'accommoder.

Mais, ſans entrer dans toutes ces diſcuſſions, j'ajoute que ce ſeroit en vain qu'on uſeroit de toutes ces précautions utiles, ſi l'on n'entretenoit ſon ame dans une aſſiette tranquille. L'homme, pouſſé par un trop grand déſir d'apprendre, pâlit ſur les livres. Le criminel qui attend dans un cachot la juſte punition de ſes forfaits, a un teint plombé. Le ſcélérat dont la conſcience eſt agitée par les remords, a le viſage blême. Celui-ci, qui ſe laiſſe accabler par la triſteſſe & dominer par la mélancolie, a le teint jaune & brun; celui-là, qui ſe livre trop aux tranſports de l'amour, a des couleurs auſſi changeantes que

celles du cou d'une colombe. En un mot, il n'y a qu'une certaine ſérénité dans l'eſprit, qui puiſſe conſerver ce beau coloris dont je vous parle.

Enfin je recommande encore de prendre garde que les humeurs ſe ſéparent en ſuffiſante quantité dans les couloirs qui leur ſont deſtinés, & que les excrémens paſſent par les voies tracées par la nature.

Je connois un *Iman* (1) qui porte cette attention juſqu'au ſcrupule. Il n'attend pas que la Nature par elle-même faſſe ſes fonctions ordinaires; chaque matin il prend deux ou trois lavemens d'eau tiede, pour rafraîchir

(1) Prêtre qui fait la fonction de Curé dans les moſquées.

ses entrailles & s'entretenir le teint frais : aussi une pareille conduite lui a-t-elle réussi suivant ses intentions ; il a le visage le plus rebondi & l'air le plus frais qu'on puisse voir ; on s'imagineroit que la délicatesse & la santé y auroient placé leur trône. Je sais bien que les lavemens sont d'un grand secours dans le cas dont il est ici question, & que le teint peut en recevoir beaucoup de lustre ; mais je crois que l'usage en doit être modéré, & ne pas dégénérer en habitude.

Après toutes ces observations, autorisées par la raison & l'experience, il ne me resteroit plus à vous parler ici que des bains, si nécessaires pour entretenir la blancheur de la peau, pour nettoyer les ordures qui s'y at-

tachent, & pour lui procurer cette ſoupleſſe que l'air, par ſon continuel contact, lui enleve ; mais vous êtes ſi inſtruite ſur cette matiere, & vous m'en avez parlé ſi ſavamment, que je ne puis rien ajouter à ce que vous m'en avez dit.

Ce que j'ai dit des bains, reprit *Fatmé*, eſt ſi ſuperficiel, qu'il doit reſter encore bien des choſes à en dire. C'eſt en vain, *Abdeker*, que vous prétendez vous diſpenſer d'en parler; il y a certains détails ſur cet article dont je ſerois fort curieuſe, & ce ne ſeroit pas me faire votre cour, que de m'en priver.

Je craignois de vous ennuyer, répondit *Abdeker*, en ne vous offrant que des détails que la raiſon & l'uſage

vous ont déjà appris. Puiſque vous exigez de moi que je deſçende dans certaines particularités, j'obéis à vos ordres; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes ſi vous venez à vous ennuyer.

On prend le bain autant pour le plaiſir & la propreté, que pour la ſanté; cependant on ne doit le prendre qu'avec quelques précautions, pour en retirer tous les avantages, & ne pas s'expoſer à une ſuite de maux qui ſeroient le fruit, ou de notre négligence, ou de notre imprudence.

Les avantages de cette lotion extérieure, outre ceux dont il a été fait mention précédemment, ſont de ralentir le mouvement du ſang, d'éteindre l'ardeur des entrailles, de délayer les humeurs épaiſſies, d'adoucir

les sucs âcres, de réprimer la fougue des esprits, de fondre les duretés des visceres, de calmer les violentes douleurs, d'ouvrir les pores, & de rendre libres les routes de la circulation. On ne peut donc trop estimer l'usage des bains, puisqu'ils sont si salutaires, & que, par cette raison seule, la beauté en doit tirer les plus grands fruits. Mais il en est des bains comme des meilleurs remedes, leur usage inconsidéré produit les plus grands maux. Il ne faut pas se mettre dans le bain, lorsque l'estomac est chargé de nourriture ; la digestion s'affoiblit dans ce moment, & l'on a vu des téméraires payer de leur vie le plaisir qu'ils cherchoient alors. Il seroit encore dangereux de se mettre dans

l'eau,

l'eau lorſque toutes les fibres n'ont pas aſſez de reſſort, ou lorſque le ſang eſt trop diſſous; lorſque les humeurs ſont agitées par un mouvement de fievre, ou par quelque violente paſſion; lorſqu'on eſt échauffé par le travail, & que le corps eſt encore couvert de ſueur. On a vu, par le défaut d'attention à ces circonſtances, naître les maladies les plus rebelles, & s'ouvrir les ſombres avenues qui conduiſent au tombeau.

Les bains froids, tels qu'on les prend dans les rivieres, peuvent être utiles à un grand nombre de perſonnes; mais comme il n'eſt ici queſtion que des bains domeſtiques, il eſt bon de les prendre légerement tiedes, & à peu près au même

degré de chaleur de nos corps. Les bains trop froids ſuppriment pour quelque temps la tranſpiration, & peuvent produire par conſéquent toutes les maladies occaſionnées par la tranſpiration arrêtée. Il eſt inutile, en cherchant un bien, de ſe procurer mille maux, dont les ſuites peuvent être funeſtes. Les bains trop chauds rident la peau, épuiſent les eſprits, & énervent les forces. Il eſt d'autres bains qu'on appelle artificiels, tels que ceux que l'on prend avec la décoction des plantes aromatiques, ou des herbes émollientes. De pareils bains ont toutes les vertus des bains naturels, & ils y joignent encore cet avantage, c'eſt que ceux-ci communiquent au corps une eſſence aroma-

tique, qui leur fait exhaler une douce odeur, & amolliſſent plus puiſſamment que les autres les calloſités de la peau. Les Juifs & les Egyptiens ayant remarqué qu'on ſe ſervoit du *tincar* (1) dans les teintures, pour donner du luſtre aux étoffes de ſoie, en ont employé avec ſuccès dans leurs bains, pour rendre la peau plus éclatante. Quelques femmes voluptueuſes ſe ſont baignées dans le lait, pour donner plus de douceur & de délicateſſe à leur peau, & pour diſſiper quelquefois des démangeaiſons incommodes. Nous liſons dans les Hiſtoriens, que *Poppée*, femme de *Néron*, ne ſe lavoit le corps que dans le lait

(1) Mot arabe, qui ſignifie le *borax*

d'âneſſe, & qu'on lui entretenoit cinq cents de ces animaux, pour fournir le lait deſtiné à cet uſage. Ce lait, de même que celui de chevre, ôte les rides de la peau, la blanchit, & lui donne un poli qui flatte extrêmement la vue & le toucher.

Outre les bains entiers, il y a des demi-bains, tels que le lavement des pieds. Il y a encore des lotions particulieres, telles que celles des mains, du viſage, & de quelques parties, qui, par leur chaleur naturelle, par la qualité des humeurs qui s'en échappent, & par la maniere dont elles ſont continuellement couvertes, répandroient une odeur fétide & déſagréable, ou ſeroient ſujettes à un grand nombre d'incommodités, ſi

on n'avoit soin, sur-tout dans un climat aussi chaud que celui-ci, de laver souvent ces parties secretes: c'est pourquoi le grand Prophete a fort sagement ordonné aux Musulmans les fréquentes ablutions; ce qui est, à mon avis, plutôt une loi de politique nécessaire pour la santé, qu'une regle de religion, qui engage à purifier l'ame par des ablutions extérieures.

C'est ici où je pourrois vous étaler les richesses de la toilette, en vous faisant l'énumération de toutes les eaux qu'on a composées pour embellir le teint, de toutes les pommades qu'on a inventées pour lustrer & nourrir la peau du visage; des différentes pâtes dont on fait usage

pour nettoyer les mains : mais cette matiere eſt inépuiſable ; & ſi l'on peut juger de l'importance d'une choſe par les recherches aſſidues & les tentatives des hommes, on conviendra facilement de l'eſtime que l'on fait de la beauté, par le nombre prodigieux des recettes qu'on trouve, ſoit pour la conſerver, ſoit pour la réparer. Jamais matiere ne fut ni ſi ample, ni ſi fertile. Vous me diſpenſerez de vous en entretenir aujourd'hui. Il y a déjà long-temps que vous êtes dans le bain, & je crains même de vous avoir fait paſſer les bornes du temps que la Médecine preſcrit à ceux qui prennent les bains. Au reſte, vous n'y perdrez rien ; car je vois bien que vous voulez être inſtruite de tout. Je vous

remettrai inceſſamment un petit manuſcrit, où j'ai recueilli avec ſoin les meilleures formules des compoſitions qu'on a inventées pour l'embelliſſement du teint & de la peau (1).

Fatmé approuva le projet d'*Abdeker*, & le remercia de ſa complaiſance. En même temps elle le pria de paſſer dans le veſtibule, où *Chryſolite* devoit l'accompagner. Faites attention à tout ce qu'elle vous expoſera, dit *Fatmé*; ce ſera m'obliger moi-même, que de prêter votre ſecours aux maux dont cette fille eſt attaquée. Le Médecin ſortit, en proteſtant que ſon unique déſir étoit de la ſatisfaire, & qu'il faudroit que la

(1) Voy. l'obſervation III.

Médecine lui manquât, pour ne point trouver de remede à la maladie de *Chryſolite*.

OBSERVATION I[ere].

Le ſerquis ou ſerkis eſt une eſpece de pied de chat (*elichryſum* ou *gnaphalium*), qui ſe prend en forme de thé : on l'appelle *thé des Sultanes*. Paul Lucas en a apporté en France; ſon goût eſt délicieux, & après l'avoir examiné attentivement, j'ai trouvé qu'il reſſembloit à peu près à celui qui réſulteroit d'un mélange d'une cuillerée d'eau vulnéraire ſpiritueuſe avec deux cuillerées d'eau de riviere.

La vertu de cette plante eſt ſi ad-

mirable, qu'elle conſerve la fraîcheur, la fermeté, & l'embonpoint, de telle façon, qu'une femme de ſoixante-dix ans n'en paroît pas avoir la moitié. Cette plante vient au pied d'une montagne qui eſt auprès de la Mecque. Le Grand-Seigneur la fait garder avec grand ſoin, & quiconque approcheroit à une certaine diſtance de l'endroit où on la cultive, ſeroit puni de mort. Les Sultanes en font un fréquent uſage, & quelques femmes dans Conſtantinople, qui l'achetent fort cher de ceux qui riſquent leur vie pour en dérober. Ne pourroit-on pas en France obtenir le même effet que celui qu'on attend du ſerquis, en uſant quelquefois du mélange d'eau vulnéraire ſpiritueuſe, & de l'eau commune, dans

la proportion que nous avons indiquée ?

OBSERVATION II.

Lorſqu'il s'agit de faire un beau fard, voici dans quelle proportion il faut mêler les drogues indiquées dans le texte.

Prenez quatre onces d'huile de ben, une once de cire vierge, & deux gros & demi de magiſtere de biſmuth.

Il faut plutôt ſe ſervir de l'huile de ben que des huiles d'amandes douces, & des quatre ſemences froides, parce qu'elle ne s'échauffe pas comme ces huiles, & qu'elle ſe conſerve fort long-temps ſans rancir.

On doit préférer auſſi le magiſtere de biſmuth aux autres magiſteres,

ſoit d'étain, ſoit de plomb, parce qu'il eſt beaucoup plus blanc. On appelle ordinairement ce coſmétique *blanc d'Eſpagne*. On peut s'en ſervir ſeulement délayé dans l'eau de lis, pour blanchir le viſage.

Blanc excellent pour le viſage.

Prenez blanc de corne de cerf une livre; blanc de riz, deux livres; blanc de plomb, demi-livre; os de ſeches, deux onces; encens, maſtic, gomme arabique; détrempez le tout dans ſuffiſante quantité d'eau roſe, & vous lavez le viſage avec cette eau.

Rouge.

La racine d'orcanette donne un fort beau rouge, lorſqu'elle eſt mêlée dans les pommades.

Un ruban ponceau, trempé dans de l'eau commune, ou dans de l'eau-de-vie, donne un si beau rouge aux joues, lorsqu'on les frotte avec ce ruban, qu'on les prendroit pour des couleurs naturelles; d'autres se frottent seulement d'un crépon rouge, qui leur laisse sur les joues le plus bel incarnat. Si l'on se frotte les joues avec la racine de sceau de salomon, elles deviennent d'un très-beau rouge, sans doute à cause de l'âcreté de cette racine, qui, irritant la peau, l'enflamme légerement. Quelques personnes se servent de la chaux de plomb calcinée à un feu modéré. Cette chaux devient alors d'un beau rouge, elle se nomme alors *minium*. Quelques dames s'en frottent les joues, après

après l'avoir mêlé dans les pommades; ce qui est fort dangereux. Elles peuvent, par le fréquent usage qu'elles en font, perdre leurs dents, acquérir une mauvaise haleine, ou avoir un flux de salive trop abondant.

Secret d'un Turc pour faire un excellent carmin.

Faites tremper trois ou quatre jours, dans un bocal plein de vinaigre blanc, une livre de bois de brésil de Fernambourg, de couleur d'or, après l'avoir bien brisé dans un mortier; ensuite faites-le bouillir pendant une demi-heure, puis passez par un linge bien fort. Remettez-le sur le feu : ayez un petit pot, dans lequel seront détrempées dans du vinaigre

blanc huit onces d'alun; mêlez les deux liqueurs, & remuez bien avec une ſpatule. L'écume qui en ſortira ſera votre carmin: recueillez-la, & la faites ſécher.

On pourroit faire le même carmin avec la cochenille ou le ſantal rouge, au lieu de bois de bréſil.

Autre rouge.

Prenez bois de bréſil & alun de roche; broyez enſemble, & faites bouillir en vin rouge, juſqu'à la réduction des deux tiers. Lorſque ce vin ſera refroidi, frottez-en les joues avec un peu de coton.

Rouge qui imite le naturel.

Prenez une chopine de bonne eau-

de-vie, & y mettez une demi-once de benjoin, une once de ſantal rouge, une demi-once de bois de bréſil, & autant d'alun de roche. Bouchez bien la bouteille, & la remuez bien une fois par jour; & au bout de douze jours, vous pourrez vous ſervir de la liqueur. Lorſqu'on s'en eſt frotté légerement les joues, il eſt fort difficile de s'appercevoir ſi la perſonne a mis du rouge, ou ſi ce ſont ſes couleurs naturelles. Un pareil ſecret eſt d'autant plus précieux, qu'on n'en doit craindre aucun mauvais effet, & que pluſieurs femmes n'oſent colorer leur viſage, de peur qu'on s'en aperçoive; ce qui devient ſouvent un furieux tourment pour l'amour-propre.

Huile avec laquelle on peut se rougir.

Prenez, avec dix livres d'amandes douces, une once de ſantal rouge en poudre, & une once de géroſles; verſez deſſus quatre onces de vin blanc, & trois onces d'eau roſe; remuez bien tous les jours. Au bout de huit à neuf jours, preſſez cette pâte de la même maniere qu'on le fait pour tirer l'huile d'amandes douces.

Nous ferons remarquer ici que tous les peuples n'ont pas également un goût décidé pour le rouge. Les femmes de la terre de Jeſſo ſe peignent les levres & les ſourcils en bleu, pour plaire à leurs maris, qui ſont les plus vilains hommes du

monde. Dans d'autres contrées, on ſe peint le viſage en jaune ou en vert; on s'eſt imaginé que c'étoit un moyen sûr pour plaire davantage. Les Sauvages, dans le Canada, tracent ſur leur viſage des raies de différentes couleurs; de ſorte que ce qui paroît très-difforme à nos yeux, leur ſemble très-agréable. Nous pouvons dire cependant que le rouge dont ſe ſervent nos Européens, paroît approcher le plus des intentions de la nature, qui orne nos joues d'un vermeil admirable, & nos levres d'un incarnat qui imite le corail.

OBSERVATION IIIe.

Je compte faire plaiſir aux dames, en traduiſant mot à mot le manuſcrit

que le Médecin a remis à la jeune Odalisque. On en avoit tiré plusieurs copies dans le sérail; & c'est sur une de ces copies, qu'on m'a assuré être très-fidele, que j'ai travaillé; car le manuscrit dont il est ici fait mention ne se trouve pas attaché avec le reste de l'ouvrage, & n'est pas de la même écriture.

Eau de beauté.

Prenez égales parties d'eau d'argentine & de joubarbe, ajoutez sur chaque demi-livre deux gros de sel ammoniac.

Eau des charmes.

Prenez les larmes qui tombent de

la vigne pendant les mois de Maï & de Juin, & vous en lavez le visage.

Eau de fraîcheur.

Prenez trois pieds de veau bien hachés, trois melons d'une moyenne grosseur, trois concombres, quatre œufs frais, une tranche de citrouille, deux citrons, une chopine de petit-lait, un demi-setier d'eau rose, une pinte d'eau de nénuphar, une chopine d'eau de plantain & d'argentine, une demi-once de borax : faites distiller le tout ensemble au bain-marie.

Eau de la Fontaine de Jouvence.

Prenez une once de soufre vif, deux onces d'oliban & de myrrhe, six gros d'ambre, une livre d'eau rose :

faites diſtiller le tout au bain-marie, & vous lavez avec cette eau le ſoir avant de vous coucher. Le lendemain matin, lavez-vous avec la ſeconde eau d'orge. Votre viſage paroîtra rajeuni.

On prétend auſſi que l'eau diſtillée des pommes de pain toutes vertes, ôte les rides, & rajeunit. On croit encore que l'eau diſtillée de ſuc de limons, de blancs d'œufs, de limaçons, de lait d'âneſſe, diſtillé avec les coquilles d'œufs, peut produire le même effet.

Secret admirable.

Après vous être lavé le viſage avec un peu d'eau & de ſavon, vous le laverez encore avec la leſſive ſuivante.

Prenez leſſive de ſarmens bien claire, & ajoutez ſur chaque livre une once de tartre calciné, deux gros de ſandaraque, & autant de gomme de genievre. Laiſſez ſécher cette eau ſur votre viſage ſans l'eſſuyer, & vous lavez enſuite avec l'eau impériale qui ſuit.

Eau impériale.

Prenez cinq livres de bonne eau-de-vie, dans laquelle vous ferez fondre une once d'encens, de maſtic, de benjoin, de gomme arabique; ajoutez demi-once de gérofles & de muſcades, une once & demie de pignons & d'amandes douces, trois grains de muſc, le tout bien pilé : faites diſtiller au bain-marie, & réſervez pour l'uſage.

Cette eau a encore la propriété de blanchir les dents, d'en appaiſer la douleur, d'empêcher la puanteur de la bouche, & de raffermir les gencives. Toutes les dames d'Italie en font beaucoup de cas.

Eau fort recommandable.

L'eau de mouron eſt ſi ſouveraine pour le teint, qu'elle devroit toujours ſe trouver ſur les toilettes de dames.

Eau de miel.

Prenez telle quantité de miel que vous ſouhaiterez; faites diſtiller au bain-marie; il paſſera dans le balon une eau limpide & d'une odeur gracieuſe. Cette eau eſt fort adouciſſante,

& entretient la fraîcheur de la peau. On peut la regarder comme la quintefcence de toutes les fleurs que les abeilles ont fucées pour compofer leur miel.

Eau cofmétique.

Prenez une livre & demie de pain blanc, quatre onces d'amandes de pêches, & autant des quatre femences froides, douze blancs d'œufs frais, le fuc de quatre limons, trois onces de fucre candi, quatre pintes de lait de chevre; mêlez le tout enfemble, & diftillez au bain-marie, & ajoutez fur deux livres de cette liqueur quatre onces d'efprit de cerifes diftillées.

Autre.

Prenez ſix pieds de veau hachés, ſix onces de ſon, quatre onces & demie de myrrhe en poudre, trois livres de lait, & autant de vin, diſtillés ſuivant l'art. On s'en lave la face en la frottant avec de l'alun poli.

Eau de Veniſe très-eſtimée.

Au mois de Mai, prenez deux pintes de lait d'une vache noire; mettez-les dans une bouteille avec huit citrons & quatre oranges coupés par tranches; ajoutez une once de ſucre candi & une demi-once de borax. Diſtillez au bain-marie & au feu de ſable.

On contrefaisoit ainsi cette eau à Bagdad. Prenez douze citrons sans écorce, & coupez-les par tranches; douze œufs frais, six pieds de mouton, quatre onces de sucre candi, une bonne tranche de melon, & autant de citrouille, deux gros de borax : distillez le tout dans un alambic de verre dont la chappe soit de plomb.

Eau rafraîchissante.

Faites infuser, pendant trois ou quatre heures, du son de froment dans du vinaigre; joignez-y quelques jaunes d'œufs & un grain ou deux d'ambre gris, & distillez. De cette distillation il en résultera une eau admirable, qui lustre merveilleusement le visage. Il est bon de la tenir au soleil pendant

huit ou dix jours, la bouteille étant bien bouchée.

On peut ſe ſervir auſſi pour cet effet des eaux diſtillées de melon, de fleurs de féves, de vigne ſauvage, d'orge vert, c'eſt-à-dire, d'orge dont le grain n'eſt pas tout à fait formé, & n'eſt encore que laiteux; de l'eau qui ſe trouve dans les veſſies qui ſe forment ſur les ormes ſauvages.

Eau ſimple, adouciſſante & balſamique, qui ôte les rides.

Prenez la ſeconde eau d'orge, paſſez à travers un linge fin, & ajoutez-y quelques gouttes de baume de la Mecque; agitez bien la bouteille pendant dix ou douze heures ſans diſcontinuer, juſqu'à ce que le baume ſoit

entierement incorporé avec l'eau; ce dont on s'apercevra lorſqu'elle reſtera un peu trouble & un peu blanche. Cette eau eſt merveilleuſe pour embellir le viſage, & pour le conſerver dans ſa jeuneſſe & dans ſa fraîcheur. Si on en uſe ſeulement une fois par jour, elle ôte les rides, & donne à la peau un éclat ſurprenant. On doit avoir ſoin, avant de ſe ſervir de cette eau, de ſe laver la peau avec de l'eau de pluie.

Secret pour enlever les rides, révélé par un Perſan à une Grecque de ſoixante & douze ans, qui n'en parut plus que vingt-cinq.

Faites rougir une pelle; jetez deſſus de la poudre de myrrhe; recevez-

en la fumée ſur votre viſage, en vous couvrant la tête d'une ſerviette, pour raſſembler la fumée, & l'empêcher de ſe diſſiper. Réitérez par trois fois ce procédé ; enſuite faites chauffer de nouveau la pelle ; lorſqu'elle ſera bien chaude, vous l'arroſerez de vin blanc, dont vous aurez le ſoin d'emplir auparavant votre bouche. Vous en recevrez ainſi la vapeur ſur votre viſage, & vous réitérerez de même trois fois, continuant ce procédé matin & ſoir, auſſi long-temps que vous le déſirerez. Celui qui a communiqué ce ſecret en promet des merveilles.

Autre pour conſerver la fraîcheur de la peau du viſage.

Il faut, le ſoir en ſe couchant, ap-

pliquer ſur le viſage quelques tranches de rouelle de veau. Rien n'empêche mieux les rides, n'entretient la peau ſouple, & ne conſerve le teint frais, comme ce ſimple topique.

Recette pour empêcher les rides des mamelles & celles qui viennent ordinairement au ventre des femmes qui font beaucoup d'enfans.

Faites fondre de la meilleure cire blanche, ajoutez-y égale partie de blanc de baleine, que vous incorporerez avec la cire. Ajoutez un peu d'eſprit-de-vin. Trempez-y des linges, que vous appliquerez chaudement ſur le ventre de la femme nouvellement accouchée. Serrez bien avec d'autres linges. Vous aurez le ſoin de tourner

tourner tous les matins le linge trempé dans la ciré, & de le renouveler huit jours après. Cette seule manœuvre suffira pour empêcher entierement les rides, & conserver la fermeté & la délicatesse de la peau. Si c'est pour les mamelles que vous préparez ces linges, il faut faire un trou au milieu pour passer les bouts, afin qu'ils ne soient pas comprimés; une trop forte compression pourroit y attirer de fâcheux accidens.

Lait virginal.

Versez beaucoup d'eau sur la dissolution de Saturne; alors elle devient blanche comme du lait.

Autre.

Prenez égales parties de benjoin & de ſtorax ; laiſſez fondre dans ſuffiſante quantité d'eſprit-de-vin, qui prendra une couleur rougeâtre, & qui exhalera alors une odeur fort ſuave. Quelques perſonnes y ajoutent un peu de baume de la Mecque. Verſez-en quelques gouttes dans de l'eau commune bien claire ; elle blanchira auſſitôt en l'agitant. Les dames s'en ſervent avec ſuccès pour ſe nettoyer le viſage.

Autre.

Pulvériſez trois onces de litharge d'argent, mêlez avec une once de bon vinaigre blanc ; ajoutez une once de

ſel commun bien pilé, & diſſous dans une demi-livre d'eau de pluie. Paſſez à travers un morceau de drap. Conſervez la liqueur qui en dégouttera, dans un vaſe que vous agiterez de temps en temps. Cette liqueur deviendra blanche comme du lait. On peut s'en laver matin & ſoir pour embellir la peau, détruire les lentilles qui ſont ſur le viſage, ou faire paſſer les puſtules & les rougeurs qui paroiſſent ſur le front & ſur les joues.

Autre lait virginal, plus prompt à faire, & auſſi efficace.

Pilez de la joubarbe dans un mortier de marbre; exprimez-en le jus, & le clarifiez. Lorſque vous voudrez vous en ſervir, mettez-en un peu

dans un verre, & jetez par deſſus quelques gouttes de bon eſprit-de-vin ; à l'inſtant même il ſe formera un lait caillé, très-propre à unir la peau & à en effacer les rougeurs.

Autre.

Prenez de l'alun de roche, quatre onces ; faites bouillir dans deux livres d'eau de fontaine, juſqu'à diminution du tiers ; enſuite prenez de la litharge d'or, demi-livre ; faites-là bouillir dans une livre & demie de vin blanc, que vous réduirez à une livre.

Paſſez les deux liqueurs, mêlez-les, & les remuez juſqu'à juſqu'à ce qu'elles blanchiſſent.

Cosmétiques naturels.

L'eau qui sort du tronc du bouleau, après l'avoir percé dans le printemps avec une tarriere, est déterfive & propre à embellir le teint. On attribue les mêmes vertus au suc dépuré des feuilles de cet arbre, & à son eau distillée.

Quelques personnes recommandent l'eau de fraises, d'autres la décoction d'orpin ou reprise, d'autres enfin l'eau de frai de grenouilles.

Les feuilles d'*arum* ou pied de veau, pilées & appliquées sur les ulceres, les mondifient en peu de temps. L'eau distillée est détersive & nettoie bien le visage. *Césalpin* dit qu'en Italie on se sert des racines de cette plante

pour effacer les taches de la peau, & qu'on en prépare un blanc ſemblable à la céruſe. C'eſt une eſpece de fécule que *Matthiole* eſtime beaucoup pour embellir le teint. Dans tout le bas-Poitou, les femmes de la campagne blanchiſſent leur linge avec la pâte de pied de veau ; elles coupent en morceaux la tige de cette plante, lorſqu'elle eſt en fleur, la font macérer pendant trois ſemaines dans de l'eau qu'elles changent tous les jours, & font ſécher le marc, après l'avoir réduit en pâte.

La pierre ſpéculaire ou miroir d'âne, eſt une pierre tendre, criſtalline, & luiſante, facile à couper, & ſe réduiſant en feuilles à peu près comme du talc, blanchâtre, & de couleur tranſ-

parente. On en trouve beaucoup dans les carrieres aux environs de Paris, comme à Montmartre, Paſſy, Bagnolet. On la calcine, & on la met en poudre très-fine. Les femmes s'en ſervent quelquefois pour ſe blanchir la peau. Cette eſpece de plâtre deſſeche les dartres.

Eau pour blanchir la peau.

Prenez égale partie de racines de couleuvrée ou de vigne blanche, & d'oignons de Narciſſe, une chopine de lait de vache, une mie de pain blanc : diſtillez dans un alambic de verre. Pour vous ſervir de l'eau qui en réſultera, il faut la mêler avec autant d'eau de la Reine d'Hongrie ; alors elle blanchit fort bien le teint.

L'eau

L'eau de fenouil diſtillée, & celle de lis blanc, avec quelque peu de maſtic, produiſent le même effet. Si vous voulez avoir ces eaux un peu odoriférantes, il faut mettre quelques grains de muſc au bec de l'alambic.

Eau qui rend les femmes plus belles.

Mettez dans une cucurbite cinq pintes d'eau-de-vie; ajoutez trois livres de mie de pain, ſix onces de gomme de prunier, quatre onces de litharge d'argent, huit onces d'amandes douces; quand le tout ſera bien pilé, laiſſez digérer pendant huit jours, enſuite diſtillez au bain-marie. On ſe lave le viſage avec la liqueur qui réſulte de la diſtillation; on la laiſſe ſé-

cher ſur la peau, ſans l'eſſuyer, & le teint devient blanc & luſtré comme un miroir.

Autre, dont l'effet eſt également admirable.

Prenez huit livres de bouillon fait avec les pieds & les oreilles de porc & de veau, ſix livres d'eau de riz, deux livres de lait de vache, douze œufs frais, ſix onces de mie de pain, une livre de ſucre fin, & trois chopines d'eau-de-vie; mêlez le tout enſemble, & diſtillez au bain-marie. Vous ajouterez dans la liqueur diſtillée deux onces d'alun de roche, une once de borax, deux onces de benjoïn, & un gros de muſc. Laiſſez digérer le tout au ſoleil pendant vingt jours; & avant

de vous en laver le visage, nettoyez-le auparavant avec une décoction de semoule. On peut répéter cette opération matin & soir, & c'est une des meilleures pratiques qu'on puisse employer pour s'embellir.

Eau de mille-fleurs.

Au printemps, on tire par la distillation une eau de la fiente ou bouze de vache. On l'appelle eau de mille-fleurs; elle passe pour être résolutive, adoucissante, & apéritive; elle sert, lorsqu'on s'en frotte extérieurement, à nettoyer, rafraîchir, & adoucir la peau. Quelques personnes délicates seront sans doute dégoûtées de ce remede; qu'elles sachent cependant que plusieurs d'entre elles se sont servies

de remedes beaucoup plus ſales, pour conſerver la fraîcheur de leur teint.

Eau diſtillée, propre à faire une belle carnation.

Si quelques dames ont une vilaine carnation, elles peuvent ſe ſervir de la recette ſuivante:

Prenez deux pintes de vinaigre, trois onces de colle de poiſſon, deux onces de noix muſcades., ſix onces de miel commun, & faites diſtiller à feu lent. Ajoutez dans la liqueur diſtillée un peu de ſantal rouge, afin de lui donner un peu de couleur. Avant de s'en ſervir, il faut avoir le ſoin de ſe laver avec une eau de ſavon. On n'eſſuie point ſon viſage après s'être lavé avec l'eau diſtillée; de ſorte

que le teint reste vermeil, & annonce la meilleure santé. Ce secret vient d'une dame qui ne manquoit jamais de s'en servir, soit après avoir passé la nuit au jeu, soit après s'être fatiguée au bal, ou dans les petits soupers, qui ne finissent qu'au lever de l'aurore.

Lustre admirable pour la peau.

Il faut prendre égales parties de suc de limons & de blancs d'œufs, bien battre le tout ensemble dans un pot de terre vernissé, que vous mettrez sur un feu doux. Remuez toujours avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le tout ait pris une consistance à peu près comme celle du beurre. Réservez pour l'usage ; & avant de vous

en ſervir, vous pourrez y ajouter l'eſſence odoriférante que vous aimerez le mieux. Il ſera utile encore, avant de s'en oindre le viſage, de ſe nettoyer avec une eau de riz. C'eſt un des meilleurs moyens pour ſe rendre la face belle, brillante, & polie.

Autre.

Prenez une poignée de fleurs de féves, de ſureau, & de bugloſſe, un petit pigeon qu'on aura bien vidé, le ſuc de deux limons, quatre onces de ſel, & cinq onces de camphre. Faites diſtiller le tout au bain-marie. Après la diſtillation, ajoutez dans la liqueur quelques grains de bon muſc, & l'expoſez pendant un mois au ſoleil,

ayant le ſoin de retirer le ſoir dans la chambre la fiole dans laquelle ſera contenue la liqueur. Pour s'en ſervir, on en mouille un petit linge, dont on frotte légerement ſon viſage.

Eau de pigeons pour le teint.

Cette eau differe peu de la précédente. Les femmes du Danemarck s'en ſervent fort utilement pour conſerver la fraîcheur de leur teint; & c'eſt à cette eau, plus qu'à la nature du climat qu'elles habitent, qu'elles doivent l'avantage d'avoir une belle peau; car perſonne n'ignore que plus on avance vers le nord, plus auſſi les femmes ont la peau blanche. L'eau précieuſe dont elles ſe ſervent pour cet effet, s'appelle *eau de pigeons*,

dont on fait un myſtere qu'on ne ſe permet pas de révéler. Cependant une dame, par complaiſance pour le beau ſexe, a bien voulu nous en communiquer la recette.

Prenez de l'eau de nénuphar, de féves, de melon, de concombre ſerpentaire, & de jus de limon, de chaque une once; de la bryone, de la chicorée ſauvage, des fleurs de lis, de bourrache & des féves, de chaque une poignée; enſuite prenez ſept ou huit pigeons blancs, dont vous ôterez toutes les plumes, le bout des aîles, & la tête; hachez-les bien menu, & mettez-les avec les ingrédiens précédens dans un alambic; ajoutez encore à ce mélange quatre onces de ſucroyal bien pilé, une dragme de borax, &

autant de camphre, la mie de trois pains blancs d'une demi-livre, encore chauds, & une chopine de bon vin blanc. Laiſſez digérer toutes ces matieres dans l'alambic pendant dix-ſept ou dix-huit jours, enſuite diſtillez le tout, & réſervez l'eau pour vous en ſervir au beſoin.

Telle eſt la fameuſe eau de pigeons, dont les femmes, en Dânemarck, ſe ſervent pour ſe laver le viſage. Elle a tant de vertu, que l'on y voit fréquemment des dames de cinquante ans avoir l'air de la premiere jeuneſſe. Mais avant que de ſe ſervir de cette eau, elles ont coutume de ſe dégraiſſer le viſage avec la compoſition ſuivante :

Prenez environ un quarteron de mie

de pain de ſeigle ſortant du four, les blancs de quatre œufs frais, & une chopine de vinaigre ; battez bien le tout enſemble, & paſſez ce mélange dans un linge. Après avoir bien lavé le viſage avec cette compoſition, on ſe ſert de l'eau de pigeons de la maniere dont on l'a dit ci-deſſus. Avec cette attention, les dames ſe nettoient le teint, entretiennent la fraîcheur & la blancheur de leur peau, & l'empêchent de ſe rider.

Eau de talc.

Tous ceux qui ont travaillé aux coſmétiques, ont beaucoup regretté la perte du ſecret de l'eau de talc, & l'ont regardée comme la découverte la plus importante pour les graces. La

description qu'on en donne ici est peut-être celle qui doit approcher le plus de la composition de cette eau si vantée & si estimée.

Prenez la quantité de talc que vous souhaiterez, divisez-le par feuilles, & calcinez avec du soufre jaune. Lorsqu'il est calciné, pilez-le, passez-le au travers d'un tamis, & lavez-le dans une grande quantité d'eau chaude. Quand vous serez sûr d'en avoir enlevé tous les sels par cette lotion, versez l'eau par inclinaison, & laissez sécher la bouillie qui est au fond du vase. Est-elle seche? calcinez-la derechef dans la fournaise pendant deux heures à grand feu; ensuite prenez une livre de ce talc calciné, & réduisez-le en poudre avec deux onces de sel am-

moniac : mettez le tout dans une bouteille de verre, que vous expoſerez à l'humidité; alors le talc ſe diſſoudra par lui-même, & il ne s'agira plus que de verſer doucement la liqueur par inclinaiſon, en prenant bien garde de la troubler. Cette liqueur eſt auſſi blanche & auſſi nette qu'une perle, & on ne peut préſenter aux femmes de condition un coſmétique dont les effets ſoient plus miraculeux.

Huile de talc par défaillance.

Mettez dans un creuſet différentes couches de talc en poudre, ayant le ſoin d'interpoſer du ſel de tartre calciné avec le nitre; expoſez le creuſet à un grand feu pendant ſix heures; Retirez du feu; jetez ſur la matiere calcinée

calcinée du bon vinaigre diſtillé, paſſez la liqueur, & laiſſez-la ſe coaguler, édulcorez, & mettez-la à la cave, où elle puiſſe ſe liquéfier.

Ce coſmétique eſt auſſi recommandable que le précédent; il efface les lentilles & les autres taches du viſage.

Eau balſamique.

Prenez une livre de térébenthine de Veniſe, huile de laurier, galbanum, gomme arabique, gomme de lierre, encens, myrrhe, aloës hépatique, bois d'aloës, galanga, gérofles, petite conſoude, cannelle, noix muſcade, zédoaire, gingembre, dictamne blanc, de chaque trois onces; borax, quatre onces; muſc, un

gros, ambre gris, un ſcrupule. Jetez le tout dans ſix pintes d'eau-de-vie, après avoir pilé ce qui peut être réduit en poudre, & enſuite diſtillez. L'eau balſamique qui en réſultera eſt propre à fortifier les parties, & à leur donner cette beauté & cette vigueur dont la vue eſt ſi flattée.

Eau blanche coſmétique.

Prenez huit onces d'amandes douces, quatre onces d'amandes ameres; broyez-les dans deux livres d'eau de plantain ou d'eau roſe; enſuite diſſolvez-y ſix grains de ſublimé corroſif & deux blancs d'œufs.

Eau pour lustrer le teint.

Prenez deux onces de borax, une once d'alun de roche, deux gros de camphre, une once d'alun de plume, autant d'alun écaillé. Pulvérisez le tout, & mettez bouillir dans une grande quantité d'eau de fontaine; puis délayez deux blancs d'œufs frais dans un peu de verjus, & jetez dans votre eau; lorsqu'elle sera retirée du feu, laissez-la exposée au soleil l'espace de vingt jours. Cette eau produit des effets merveilleux, & semble rajeunir des visages décrépits. Quelques dames se lavent le visage seulement avec de l'eau dans laquelle elles ont fait fondre de l'alun. Il est vrai que cette eau rend la peau luisante; mais

il eſt à craindre qu'elle ne ſe ride, car l'alun eſt un aſtringent aſſez puiſſant.

Recette particuliere pour blanchir la peau.

Prenez égales parties de litharge, de maſtic, d'oliban, de colophane; broyez ſur le marbre, & mettez dans un alambic avec ſuffiſante quantité de bon vin blanc & d'odeur gracieuſe. L'eau qui ſortira de la diſtillation, blanchira tellement la peau, qu'on peut la laver après, ſans que cette blancheur ſe diſſipe.

D'autres ſe ſervent, pour le même uſage, de l'eau faite avec le melon, racines de pied de veau, jus de limons, lait de chevre; le tout diſtillé au bain-marie dans un alambic de verre.

Pommade qui peut servir de fard.

Prenez quatre onces de cire bien blanche, cinq onces d'huile d'amandes ameres, une once de blanc de baleine bien pur, une once & demie de céruse lavée dans l'eau rose, une demi-once de camphre. Faites du tout une pommade qu'on peut préférer à tous les autres cosmétiques.

Pommade adoucissante pour la peau.

Prenez du lard d'un porc mâle, coupez par tranches déliées, & lavez; faites-le tremper pendant neuf jours dans l'eau pure, & changez tous les jours l'eau; puis faites-le fondre sur

une pelle rouge, & recevez les gouttes qui en découleront dans de l'eau fraîche. Lavez ensuite dans diverses eaux, & servez-vous à la fin de l'eau rose, ou de plantain, ou de morelle. Frottez-en votre peau, elle deviendra douce comme du satin.

Autre.

Prenez huile de graine de pavot blanc & des quatre semences froides, de chaque quatre onces; blanc de baleine, six gros; cire blanche, une once : du tout faites une pommade suivant l'art.

On tire du cacao une grande quantité de beurre, qui est excellent pour adoucir & nourrir la peau du visage.

C'est une pratique reçue depuis long-temps parmi les femmes espagnoles appelées créoles.

Huile pour nettoyer le visage.

Prenez une pinte de crême douce, jetez dedans les fleurs de *nymphæa*, de lis, de féves, de roses; faites bouillir le tout au bain-marie; il en sortira une huile que vous conserverez dans une fiole, & que vous exposerez au serein pendant quelque temps.

Huile cosmétique.

Prenez quatre onces d'huile d'amandes douces, deux onces d'huile de tartre par défaillance; & quatre gouttes d'huile de bois de Rhodes.

Mêlez le tout ensemble, & vous en servez pour nettoyer & adoucir la peau du visage.

Excellente pommade pour le visage.

Prenez telle quantité que vous voudrez de pieds de mouton; les ayant pilés, désossez-les, & cassez les os longs, pour en retirer la moelle. Pour y réussir, il est bon de faire tremper lesdits os pendant un jour ou deux à la cave, dans de l'eau que vous changerez trois ou quatre fois par jour; alors vous les casserez facilement. Il faut, sur deux douzaines de pieds de mouton, ajouter tout au moins une demi-douzaine de pieds de veau. Lorsque vous en aurez retiré la moelle, lavez-la en plusieurs eaux, jusqu'à ce

qu'elle ſoit blanche. D'un autre côté, lavez-bien les os, après en avoir ôté la moelle, & faites-les bouillir dans de l'eau claire pendant une heure ou deux. Paſſez à travers un linge, & laiſſez repoſer pendant douze heures. Retirez avec une cuiller d'argent l'huile qui ſurnage, & la mêlez avec la moelle que vous avez réſervée. Faites fondre le tout ſur un feu modéré; & ſur le poids d'environ quatre onces, ajoutez un gros de borax, & autant d'alun de roche calciné. Le tout étant bien chaud, mêlez-y deux onces d'huile des quatre ſemences froides, tirée ſans feu, avec un peu de panne de chevreau. Paſſez à travers un linge bien propre, & réſervez pour l'uſage. Il y a des perſonnes qui, au lieu de

la panne de chêvreau, mettent un peu de cire ou de suif de mouton; mais la cire dessèche la peau & la gerce, & le suif de mouton roussit lui-même & jaunit le visage.

Mouchoir de Vénus.

Calcinez au feu de la craie de Briançon, ensuite détrempez-la dans de bonne eau-de-vie. Trempez-y votre toile, & la laissez sécher à l'ombre. Recommencez cette opération par trois fois. Les mouchoirs faits de cette toile ne se salissent presque point.

Autre façon plus composée de le préparer.

Prenez alun de roche, deux livres;

borax, une livre; gommes adragant & arabique, de chaque quatre livres. Faites infuser le tout dans deux livres de malvoisie & deux pintes de lait de chevre, ensuite prenez deux livres de céruse, que vous mettrez dans un linge, & que vous ferez bouillir dans suffisante quantité d'eau commune. Jetez cette eau sur l'infusion précédente; puis prenez deux livres de miel blanc, trois livres de térébenthine, & autant de sucre fin, & faites bouillir dans du vinaigre blanc distillé. Lorsqu'il sera réduit à la moitié, vous le verserez dans le mélange précédent; après quoi vous y ajouterez trois onces de myrrhe bien pulvérisée, & plusieurs limaçons sans coquilles & bien lavés dans de l'eau commune.

Agitez bien le tout pendant une demi-heure, afin que le mélange se fasse bien. Mettez le tout dans une cucurbite avec une poule grasse bien nette & coupée par morceaux; une once de camphre, le blanc de dix œufs frais, l'écorce de cinq oranges; distillez. La premiere eau qui passera dans la distillation sera très-claire; il faut la mettre à part; la seconde eau sera très-blanche, & c'est celle qui est nécessaire pour faire le mouchoir, en la maniere suivante:

Prenez une toile bien fine, lavez-la dans l'eau rose, & la laissez sécher; ensuite laissez-la tremper pendant vingt-quatre heures dans l'eau blanche que nous venons de décrire, & faites sécher à l'ombre. Quand vous

voudrez vous ſervir du mouchoir, ayez le ſoin d'avoir la face bien nette, & alors paſſez le mouchoir ſur votre viſage, & vous en verrez des effets admirables. Il vous rendra la peau claire, luiſante, & douce comme un ſatin blanc. On peut porter ce mouchoir dans ſa poche, & quand on eſſuie ſon viſage, lorſqu'il eſt en ſueur, c'eſt alors qu'il fait beaucoup plus d'effet.

Vernis pour le teint.

Mettez dans une bouteille douze onces de bonne eau-de-vie, une once de ſandarac, & une demi-once de benjoin. Remuez ſouvent la bouteille, & laiſſez enſuite repoſer. Après s'être lavé le viſage, on y appliquera de cette eſpece de vernis, qui lui don-

nera le plus beau luſtre qu'on puiſſe imaginer.

Blanc pour le teint.

Sur une partie de talc de Veniſe, miſe en poudre, mettez deux parties d'huile camphrée ; laiſſez digérer au bain-marie, juſqu'à ce que le tout ſoit devenu très-blanc.

Sel hépatique, dont l'uſage eſt fort recommandable pour conſerver ſon beau coloris, ou pour acquérir de belles couleurs.

Prenez racines d'aigremoine, deux livres; racines de chicorée & de ſcorſonnere, de chaque une livre; *coſtus* amer, *eringium*, *curcuma*, de chaque une demi-livre; *calamus aromaticus*,

rapontic, de chaque quatre onces; abſinthe pontique, aurone, eupatoire, ſcolopendre, véronique, hépatique de fontaine, fumeterre, cuſcute, de chaque trois onces. Calcinez le tout dans un fourneau de réverbere; enſuite ajoutez cendres de rhubarbe & de caſſe ligneuſe, de chaque une once & demie. Leſſivez le tout dans une décoction de fleurs hépatiques, & tirez le ſel ſuivant l'art.

Ce ſel fait couler la bile, leve les obſtructions, guérit la jauniſſe, enleve la couleur livide du teint, & donne à la peau une couleur vermeille & agréable. La doſe de ce ſel eſt depuis vingt-quatre juſqu'à trente-ſix grains, dans un véhicule convenable.

On aſſure que de manger des oi-

gnons, ou boire d'une infusion d'hysſope, il n'y a rien qui procure un plus beau teint. Nous en avons pour garant l'Ecole de Salerne.

De cepis...... Aſclepius eſſerit illas
Eſſe bonas ſtomacho, pulchrumque creare colorem.
Hyſſopus purgans herba eſt è pectore flegma
Vultibus eximium fertur præſtare colorem.

Secret remarquable.

Faites un trou à un limon, empliſſez-le de ſucre candi, & couvrez-le de feuilles d'or, appliquées artiſtement par deſſus la peau que vous aurez enlevée; enſuite faites cuire votre limon ſur les cendres chaudes. Lorſque vous voudrez vous en ſervir, faites ſortir un peu de jus par l'ouver-

ture déja faite, & vous en frottez le vifage avec un linge. Ce jus décraffe merveilleufement la peau, & donne un teint éclatant.

Huile de tartre compofée, pour blanchir le teint.

Prenez trois livres de tartre de vin blanc, quatre onces de nitre, trois onces d'étain calciné, & une once d'alun de roche. Pilez toutes ces drogues enfemble; mettez-les dans un plat de terre, & expofez-les à un feu de réverbere, jufqu'à ce qu'elles foient calcinées; enfuite mettez une once de cette matiere, qui aura été calcinée jufqu'au blanc, dans une chopine d'eau-de-vie. Cette eau-de-vie eft alors un des meilleurs cofmétiques

dont on puisse se servir pour blanchir le teint & l'entretenir dans une fraîcheur naturelle, qui inspire des désirs aux plus insensibles.

Huile de perles.

Mettez dans une assiette des perles; jetez par-dessus du bon vinaigre bien distillé. Lorsque les perles seront dissoutes, ajoutez un peu de gomme aromatique. Lorsque vous souhaiterez vous servir de cette solution de perles, vous aurez le soin d'abord de bien vous laver le visage, & ensuite vous le bassinerez avec cette solution, qui se séchera bientôt elle-même. L'expérience facile qu'on en peut faire, démontrera aisément que c'est un des plus beaux secrets pour rendre la face

nette, blanche, & luiſante comme la neige.

Bain de beauté.

Prenez deux livres d'orge mondé, une livre de riz, trois livres de lupins pulvériſés, huit livres de ſon, dix poignées de bourrache & de violier. Faites bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine. Il n'y a rien qui nettoie & qui adoucit la peau comme ce bain.

Bain aromatique.

Faites bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau de riviere une ou pluſieurs des plantes ſuivantes, comme le laurier, le thym, le romarin, le ſerpolet, l'origaſt, la marjolaine, la lavande, l'aurone, l'abſynthe, la ſauge,

le pouliot, le baume, la menthe ſauvage, l'hyſſope, les roſes, les œillets, la giroflée, la méliſſe, l'anis, le fenouil, & pluſieurs autres herbes qui ont une odeur agréable. Quand on aura paſſé ces plantes, on ajoutera dans l'eau un peu d'eau-de-vie ſimple, ou d'eau-de-vie camphrée. Ce bain eſt excellent pour fortifier les membres, diſſiper les douleurs qui proviennent d'une cauſe froide, augmenter la tranſpiration, & faire exhaler au corps une odeur agréable.

Bains des pieds adouciſſans.

Faites bouillir dans de l'eau claire une livre de ſon, quelques racines de guimauve, deux ou trois poignées de feuilles de mauve, une ou deux poi-

gnées de pariétaire, & autant de branche-curſine.

Bains des pieds aromatiques.

Prenez quatre poignées de pouliot, de ſauge, & de romarin, trois poignées d'angélique, quatre onces de baies de genievre : faites cuire dans ſuffiſante quantité d'eau.

Sachets pour donner une bonne odeur au linge.

Prenez roſes deſſéchées à l'ombre, clous de géroſle concaſſés, fleurs de muſcade : mêlez le tout enſemble, & mettez dans des ſachets.

Popouri à ſec, compoſé pour la Deſpene Marie *par ſon premier Médecin.*

Prenez fleurs d'oranges, une livre; roſes communes, dont on ôte le pédicule qui eſt jaune, une livre; œillets rouges, dont on ôte auſſi le petit bout de chaque feuille qui eſt blanc, une demi-livre; marjolaine & myrrhe épluchées, de chaque demi-livre; roſes muſcades, thym, lavande, romarin, ſauge, camomille, mélilot, hyſſope, baſilic, baume, de chaque deux onces; laurier, quinze ou vingt feuilles; jaſmin, deux ou trois poignées; pelures de citrons, une poignée, autant de petites oranges vertes; ſel, une demi-livre. Mettez le

tout dans un vaſe, & laiſſez pendant un mois, ayant le ſoin de le remuer deux fois par jour avec une cuiller de bois.

Au bout d'un mois, ajoutez iris en poudre, douze onces, & autant de benjoin; clous de géroſle & cannelle en poudre, de chaque deux onces; macis, ſtorax, *calamus*, poudre de Chypre, de chaque une once; ſantal citrin & ſouchet, de chaque ſix gros: mêlez bien le tout comme ci-devant, & vous aurez un popouri d'une odeur très-agréable.

Sachet d'agréable ſenteur,

Prenez iris de Florence, une livre & demie; bois de roſes, ſix onces; *calamus*, demi-livre; ſantal citrin,

quatre onces; benjoin, cinq onces; clous de gérofle demi-once, & cannelle une once. Réduisez en poudre, & emplissez vos sachets.

Cassolette.

Faites bouillir dans un demi-setier d'eau rose deux onces de storax & quatre onces de benjoin; mettez dans un petit nouet de toile neuve douze clous de gérofle, un gros de *laudanum*, autant de *calamus aromaticus*, & un peu d'écorce de citron. Couvrez bien le pot, laissez bouillir longtemps, passez sans exprimer fortement; retirez le sédiment, & le conservez dans une petite boîte.

Pastilles

Pastilles d'une odeur fort gracieuse.

Pulvérisez ensemble deux onces de benjoin ; demi-once de storax, un gros de bois d'aloës, vingt grains de bonne civette, un peu de charbon de saule, & du sucre fin : faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau rose.

Si vous désirez encore plus d'odeur à vos pastilles, mettez-y douze grains d'ambre, lorsque la pâte sera presque cuite. Le tout étant bien mêlé, formez vos pastilles.

Pastilles très-odorantes, dont on se sert en fumigation.

Prenez de *laudanum* très-pur & de benjoin, de chaque quatre onces ;

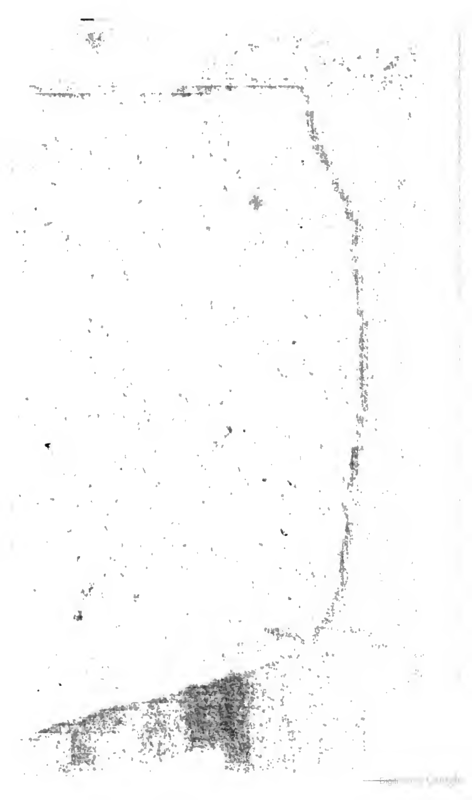
Maniere de faire différens sachets.

On peut employer dans les sachets différentes parties des plantes aromatiques, comme les feuilles d'aurone, d'estragon, de baume, de menthe sauvage & crispée, d'ivette, de dictamne, de lierre, de lierre terrestre, de laurier, d'hyssope, de liveche, de marjolaine, de mélisse, d'origan, de pouliot, de thym, de romarin, de sauge, de sariette, de *scordium*, de serpolet. Les fleurs d'orange, de cédra, de citronnier, de safran, de lavande, de rose, de muguet, d'œillet rouge, de giroflée jaune, de jonquille, de tilleul, de macis. Les fruits, tels que les semences d'anis, de fenouil, &c. Les écorces de citron, d'orange, &c.

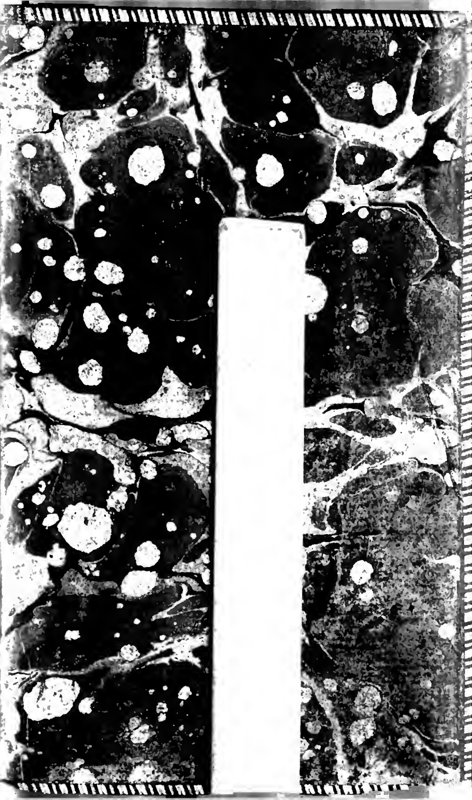
Les petites oranges vertes, les baies de genievre, la muscade, le gérofle; les racines d'acorus, d'angélique de Bohème, de *costus* oriental, de souchet, d'iris, de zédoaire. Des bois de Rhodes, de genievre, de cannelle, de Sainte-Lucie. Les gommes, telles que l'encens, la myrrhe, le styrax, le benjoin, l'ambre gris, le succin.

Il faut avoir le soin que toutes ces drogues soient bien seches, & soient conservées dans un lieu sec. Pour les empêcher de se moisir, on doit y mettre un peu de sel commun. Lorsqu'on veut qu'il s'y trouve quelque odeur dominante, il faut mettre une grande quantité de la plante dont l'odeur plaît davantage.

Fin des Observations.








N°